

LES LANGUES

DE LA

BIBLE

Clarens, Avent 2010

Gabriel Leuenberger

Table des matières

ABREVIATIONS EXPLICATIONS.....	3
INTRODUCTION	4
LA LANGUE HEBRAÏQUE	5
LA LANGUE ARAMEENNE.....	19
LA SEPTANTE (LXX)	27
LA LANGUE DU NOUVEAU TESTAMENT'.....	34
LES MOTS HEBREUX ET ARAMEENS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT'	38
CONCLUSION UNE QUATRIEME LANGUE DE LA BIBLE ?	45

CAHIERS EDITES

Le Règne animal dans la Bible

Cahier 1 : Les Animaux dans la Bible, suivi de Les Anges

Cahier 2 : L'être humain : Un couple

Cahiers 3 et 4: L'être humain une unité : Chair, Ame, Esprit, Corps dans la Bible

Cahier 5 : L'Existence humaine : Naissance, vie, mort. Et avant ? Et après ?

Les Langues de la Bible

L'Evangile en espérance : Ezéchiel 36 :16-38

Si le lecteur de ce cahier découvre des erreurs, des fautes, des incompréhensions, des lacunes, je lui serais très reconnaissant de me le communiquer.

ABREVIATIONS EXPLICATIONS

AT = **Ancien Testament** (livres canoniques). Le texte de référence utilisé est celui mis au point par P. Kahle et édité par Kittel à Stuttgart (1937; 3e éd.)

NT = **Nouveau Testament**. Le texte de référence utilisé est celui édité par E. Nestle à Stuttgart (1941; 17e éd.)

JC = Jésus-Christ

TOB = **Traduction Œcuménique de la Bible** (éd. 1988). La plupart des références sont citées à partir de la TOB. Parfois, j'ai traduit le texte d'une manière plus littérale.

***** = mot provenant de la traduction Segond

****** = mot provenant de la version Synodale

LXX = C'est la **SEPTUAGINTA**, id est Vetus Testamentum graece juxta LXX interpretes. Editée par Alfred Rahlfs. Stuttgart. Société biblique. 1^e édition 1935, 5^e édition 1952 (2 volumes).

La version des **Septante** est la traduction grecque de l'AT du III^e s. av. JC. Elle a été utilisée par les juifs de la Diaspora qui ne savaient plus l'hébreu, mais qui voulaient vivre leur piété selon les règles de la Thora. Elle a largement servi à l'Eglise chrétienne naissante et a été considérée comme sainte Ecriture par les écrivains du NT qui ont écrit en grec, la langue internationale de l'époque. Issus du paganisme et répandus dans tout l'empire romain, les chrétiens n'avaient pas la possibilité de lire l'AT dans la langue originale, l'hébreu. Les chrétiens d'origine juive sont vite devenus très minoritaires, et même pour eux, la langue hébraïque n'était plus la langue parlée en Judée.

Vulgate = traduction latine de la Bible faite par le moine Jérôme (vers l'an 400). Cette traduction est devenue le texte officiel et canonique de la Bible pour l'Eglise catholique romaine lors du concile de Trente au XVI^e s. Au début du XX^e s. le pape Pie X a décidé de réviser le texte trop défectueux adopté à Trente, en revenant à la traduction de Jérôme.

Ces deux traductions (LXX et Vulgate) permettent parfois de mieux comprendre de quelle plante il s'agit, quand le nom hébreu n'apparaît que très rarement dans le texte biblique ; c'est souvent un mot unique. Cependant, la LXX et la Vulgate butent, elles aussi, et nous induisent quelques fois en erreur, ou avouent leur ignorance en ne traduisant pas.

Il arrive qu'un mot (dans la langue originale ou en traduction) soit suivi d'un nombre entre parenthèses. Ce nombre indique le nombre de fois où le mot apparaît, soit dans la langue originale, soit dans la traduction de la TOB. Il n'y a pas nécessairement correspondance entre ces nombres, car le même mot peut traduire ou être traduit de différentes façons.

Les mots *en italique* citent le texte biblique, ou mettent des mots en exergue.

INTRODUCTION

En près de 1000 ans d'histoire, le monde israélite a subi non seulement des invasions militaires, mais aussi les assauts des civilisations voisines et hégémoniques, donc le déferlement des langues des puissants voisins sur cette petite nation. De l'hébreu, on passa à l'araméen, puis au grec. Ce sont les trois langues que l'on trouve dans la Bible.

La langue israélite était l'**hébreu**, langue vraisemblablement héritée des Cananéens lors de leur entrée dans cette contrée. C'est la langue de la Thora, des Prophètes et des Ecrits d'une manière générale. Cependant, après la captivité à Babylone, l'hébreu disparaît, n'est plus parlé, ni même compris. L'hébreu est devenu une langue morte, connue et cultivée uniquement par les théologiens du judaïsme. La langue biblique est dès lors considérée comme une langue sacrée, inaccessible au peuple. La langue du pays est devenue l'araméen. Au I^{er} s. avant et après JC, toute la population de la Judée-Samarie parlait donc l'araméen et Jésus a parlé cette langue au milieu de ses contemporains.

L'**araméen** est une langue sémitique répandue dans l'Orient ancien du VIII^e s. environ jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand à la fin du IV^e s. Cette langue avait des formes un peu différentes selon les régions. On parle de l'araméen occidental qui est l'araméen biblique, parlé aussi à Palmyre et chez les Nabatéens. L'araméen oriental est, en particulier, l'araméen moderne. L'araméen devint la langue internationale de la Perse à l'Arabie, de l'Asie mineure aux confins de l'Inde et de l'Egypte. Tout le commerce et l'économie se traitent en araméen dès le VIII^e s. La captivité à Babylone (597/586-537) et la naissance du judaïsme avec Néhémie et Esdras correspondent à l'introduction de la langue araméenne au détriment de l'hébreu pour les juifs.

Par ailleurs et à plus forte raison, les juifs de la Diaspora perdent aussi leur langue ancestrale et parlent l'araméen, langue de l'empire perse. A l'écroulement de cet empire, ils sont envahis par l'hellénisme et parlent la langue du monde d'alors, le **grec**, répandu après les conquêtes d'Alexandre le Grand. La traduction grecque de la Septante a donc été pour les juifs pieux le moyen idéal de s'édifier. L'Eglise naissante en a fait sa Sainte Ecriture.

Quant au NT, il a été écrit en grec en vue de l'évangélisation du monde.

LA LANGUE HEBRAÏQUE

La région, qu'on appelle le pays de Canaan puis le pays d'Israël, a été habitée bien avant l'arrivée des tribus israélites. Même avant les Cananéens, il y avait d'autres peuplades, non sémites semble-t-il. On en voit la trace dans les noms de lieux ou de localités. Les Cananéens eux-mêmes devaient être des sémites¹ parlant différents dialectes que l'on a regroupés sous le vocable de *cananéen*. Quand les tribus israélites arrivèrent dans cette contrée et s'installèrent dans le pays, ils ont pris la langue des gens qui y habitaient. Ils se mirent à parler le cananéen, alors que précédemment ils parlaient une sorte d'araméen, pour autant qu'on puisse en juger (Dt 26 :5 ; Es 19 :18).

Les plus anciens textes en langue sémitique sont des textes akkadiens (~ 4000 – 2500) en Mésopotamie ; le plus récent est un araméen écrit en cunéiforme et daté d'Antiochus I^{er}, roi séleucide (milieu du II^e s.).

L'aire des langues sémitiques s'étend du Tigre et de l'Euphrate à la Méditerranée et à la mer Rouge ; des montagnes de l'Asie mineure à l'océan indien. Les langues sémitiques se répartissent en quatre groupes :

- l'assyro-babylonien qui s'écrit de gauche à droite, avec une écriture cunéiforme.
- l'araméen, qui se partage entre les dialectes orientaux de Babylonie et Syrie et les dialectes occidentaux, dont l'araméen biblique, qui s'écrit de droite à gauche.
- l'arabique : arabe, ghééz (éthiopien s'écrivant de gauche à droite).
- le cananéen auquel se rattache l'hébreu, le phénicien, le moabite, l'ammonite et l'édomite notamment (qui s'écrit de droite à gauche).

Les langues sémitiques n'ont rien de commun avec les langues indo-européennes, mais bien avec les langues « chamitiques », langues de l'Afrique du Nord et de l'Est (berbère, kabyle, éthiopien, égyptien). Certains en ont conclu que l'Afrique du Nord pouvait être le berceau des langues sémitiques. Très tôt, bien avant l'aube de l'histoire, les Sémites auraient émigré en Arabie du Sud, puis, de là, par vagues successives, auraient envahi le Proche-Orient, à la recherche de terres plus fertiles. La langue sémitique est représentée par des inscriptions sabéennes (dans le désert du Sinaï) (~2000 – 700), puis par l'arabe antique, dont le monument littéraire, beaucoup plus tardif, est le Coran (VII^e s. ap.JC). L'isolement de ces populations du désert a préservé leur langue, d'une certaine manière.

¹ Le mot **sémite** vient du nom d'un des fils de Noé : **Sem** ; il est, selon la tradition l'ancêtre de toutes les populations du Proche-Orient. Un autre fils se nomme **Cham**, ancêtre des peuples africains (ceux que l'on connaît à cette époque sont les peuples qui bordent la Méditerranée et qui habitent la Corne de l'Afrique (Nubie, Egypte, Ethiopie...)) ; le troisième fils est **Japhet** représentant le monde grec, européen, occidental (Gn 10). On appelle **Table des peuples** les généalogies de ce chapitre. Elle veut rendre compte de l'origine des peuples, de leur répartition et de leurs relations. Le mot **sémite** n'est utilisé que depuis le XVIII^e s. Précédemment, on parlait de **langue orientale**, ce qui est devenu inadéquat après la découverte des espaces situés au-delà de la Perse et qu'on a nommé **Orient** et **extrême Orient**. Le mot **sémite** désigne aussi bien les Hébreux que les Arabes, les musulmans que les juifs.

Le mot *hébreu* pour désigner la langue ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. Par exemple, 2 R 18 :26 ; Es 36 :11 ; Ne 13 :24 parlent de la langue en disant *le judéen* (יהודית). Le livre du Siracide (Prologue 1 :20) est le premier à utiliser le mot *hébreu* pour désigner la langue (αυτα Εβραϊστι λεγομενα). Lors de la résurrection de Jésus, Marie de Magdala, surprise d'entendre Jésus l'appeler, *lui dit en hébreu* (εβραϊστι) *Rabbouni* (*ce qui signifie Maître*) (Jn 20 :16). Le mot qu'elle prononce est en fait un mot araméen et non hébreu.

Le mot *hébreu* pourrait venir de עברי qui veut dire *au-delà* (Es 8 :23), *traverser*, *passer*. Mais au-delà de quoi ? au-delà du fleuve ? mais tout dépend de quel côté on se trouve ! On le fait aussi remonter à Eber (עבר) (Gn 10 :21). Abram est appelé *l'Hébreu* (עברי) (Gn 14 :13). Le mot peut désigner une personne, par exemple Joseph dans la bouche de la femme de Potiphar (Gn 39 :14) ; les femmes des Hébreux qui accouchent (Ex 1 :16,19). Pour l'AT, l'Hébreu désigne l'Israélite par opposition à l'étranger (Ex 2 :11,13 ; 3 :18) ; mais ce mot n'est jamais utilisé dans les livres prophétiques ; on parle alors de *fils d'Israël*. Très tôt, dès la disparition du royaume du Nord (722), le nom de *Juda* l'emporte sur celui d'*Israël* et après l'exil on ne parlera uniquement que des *juifs* ou *Judéens*. Quant à l'apôtre Paul, il est fier d'être un Hébreu, fils d'Hébreux (Εβραϊος εξ Εβραϊων) (Ph 3 :5).

On peut se poser la question de savoir si ce mot désigne toujours l'ensemble des Israélites. Il se pourrait qu'il désigne un groupe à part et peut-être non israélite (1S 13 :3,7).

L'hébreu est donc la langue dans laquelle est écrit l'Ancien Testament à l'exception de Dn 2 :4b-7 :28 ; Esd 4 :8-6 :18 ; Esd 7 :16-20 ; Jr 10 :11 qui sont écrits en araméen. On sait aussi que le livre du Siracide était écrit en hébreu. A la fin du XIX^e s. on en a découvert un fragment. Sa traduction grecque a été effectuée par le petit-fils de l'auteur, Jésus ben Sira (Si 50 :27).

Le nombre de documents écrits en hébreu est particulièrement restreint, ce qui ne permet pas de retracer l'histoire de cette langue. Il est souvent difficile de dater ces écrits. Ceux-ci ont été recopiés par des scribes qui ne se faisaient pas faute de remplacer certains mots par d'autres plus récents. La prononciation phonétique est impossible à apprécier, puisque l'écriture ne comporte pas de voyelles. On ne peut donc pas remonter aux origines de la langue hébraïque, d'autant plus que les dialectes régionaux variaient entre eux.

On est loin d'avoir une liste exhaustive des mots hébreux. Cependant, le vocabulaire de la Bible a trait à la piété, à la morale, à la révélation de Dieu, ce qui est beaucoup plus intéressant et utile qu'un vocabulaire technique ou scientifique ; mais ce manque complique la recherche et la compréhension des noms des plantes, par exemple. On compte environ 5642 mots hébreux. Etant donné la situation géographique et climatique de la région, certaines notions sont souvent très riches : 15-20 mots pour désigner les épines et les chardons, 15 mots pour les steppes plus ou moins désertiques, 30 mots pour les collines. Les notions spirituelles ont aussi un riche vocabulaire pour parler du péché, de la souffrance, de la confiance, de la miséricorde...

Le texte biblique qui nous est parvenu nous révèle une langue assez constante et relativement bien fixée. On trouve, cependant, à l'intérieur des livres certains textes qui semblent beaucoup plus anciens. Ceux-ci étaient vraisemblablement connus par la tradition orale et ont été insérés tels quels par les rédacteurs des livres bibliques. Ces morceaux anciens sont en général des poèmes ou des chants. On retrouve de tels morceaux antiques dans Gn 4 : 23-24 : le chant de Lamek à ses femmes ; Jg 5 : le cantique de Débora.

La qualité de la langue est meilleure dans la période d'avant l'exil à Babylone, donc avant 600. La période des rois Osias, Ahas, Ezéchias (VIII^e s.), des prophètes de la même période (Osée, Amos Esaïe), puis Jérémie au VII^e – VI^e s. forment ce qu'on appelle l'hébreu classique. La

langue est concise, avec une certaine verve, sans apport de mots étrangers. En poésie, le parallélisme des membres est bien respecté.

Après la captivité à Babylone, la langue perd son originalité, l'araméen s'y infiltre et finira par l'emporter. Déjà Ezéchiel, emmené en captivité en 597, a une langue où perce le mélange linguistique. La langue hébraïque devient la langue des lettrés.

Le respect dû au texte biblique et à la Parole qui y est contenue a eu deux conséquences :

- Les prêtres et les scribes ont copié et recopié les rouleaux qu'ils avaient sous les yeux, afin de conserver leur contenu pour les générations suivantes. Au cours des siècles, le respect dû au texte est devenu de plus en plus scrupuleux. La recopie d'un livre biblique était devenue une œuvre religieuse qui impliquait toute la personne. Ainsi, au I^{er} s. av. et ap.JC, le scribe devait prendre de grandes précautions pour ne pas « souiller » le Livre et se « souiller » lui-même. Avant d'écrire, dans une phrase, le nom de Dieu, le tétragramme sacré (יהוה), il se lavait les mains, parce qu'on ne peut pas écrire le nom divin avec des mains qui ont écrit des mots profanes, juste avant. Après avoir écrit le Nom, il est impossible de continuer à écrire des mots profanes avec une main qui vient de calligraphier le tétragramme divin. Donc le scribe se relave les mains avant de continuer sa copie. On voit par là le scrupule des scribes. Il s'ensuit une qualité très remarquable de fidélité dans la copie. Cette fidélité a été un gage de la conservation des paroles antiques mises par écrit bien des siècles auparavant.

On en a une preuve éclatante par la découverte en 1947, dans le désert de Judée, près du couvent de Qumran, d'un manuscrit datant du I^{er} s. av.JC et qui s'est révélé être le livre du prophète Esaïe en hébreu. C'est un rouleau semblable à celui que l'on remit à Jésus dans la synagogue de Nazareth pour la lecture un jour de sabbat (Lc 4 :16 ss). Le plus ancien manuscrit du livre d'Esaïe que nous connaissons jusqu'alors date du IX^e s. ap.JC. Le manuscrit de Qumran est donc de mille ans plus ancien. En mille ans de recopies, il y a de fortes chances pour que le texte soit altéré. Eh bien, non ! Les différences de textes ne sont que de quelques points ou virgules, quelques fautes d'orthographe. L'ensemble des 66 chapitres s'y trouve, ce qui est remarquable, car le livre d'Esaïe que nous connaissons est formé de trois parties, dont la première, seule, est d'Esaïe (chap. 1-39) ; une deuxième partie est plus récente (chap. 40-55) et une troisième partie (chap. 56-66) lui est encore postérieure. Le rouleau d'Esaïe trouvé à Qumran est le témoin authentique de cette fidélité et de la valeur historique du livre qui a traversé les siècles sans altération. La fixité du texte est garantie par le scrupule des copistes.

- La deuxième conséquence va dans un sens presque inverse. Les rédacteurs bibliques qui se sont succédé avant, pendant et juste après l'exil à Babylone, n'étaient pas des fondamentalistes attachés à la lettre du texte (ce que furent les copistes du temps de Qumran et par la suite). Ils avaient entre les mains les manuscrits de leurs devanciers, ceux-ci ayant reçu des rouleaux écrits par ceux qui avaient entendu les prophètes et avaient mis leur prédication par écrit ou qui avaient rédigé à partir de la tradition orale. Ces nouveaux rédacteurs se sont rendu compte que les temps avaient changé, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Ils ont alors modifié le texte reçu, afin qu'il soit adapté à la situation de leur génération. Ils ont fait une relecture du texte et de ce qu'ils vivaient, pour que la Parole de Dieu retentisse avec force aux oreilles et au cœur de leurs contemporains. Ces interventions peuvent être brèves comme par exemple Es 40 :7-8. Le scribe avait sous les yeux les mots suivants : *L'herbe sèche, la fleur se fane quand le souffle de l'Eternel souffle sur elle*. Le scribe réfléchit à cette parabole. Il craint que le lecteur ne la comprenne pas et décide d'y ajouter un commentaire : *Eh oui ! le peuple, c'est de l'herbe qui sèche. C'est aussi fragile qu'une fleur qui se fane...* Puis il reprend sa copie : *Mais la Parole de notre Dieu subsiste éternellement !* Une autre intervention est la grande relecture de toute l'histoire d'Israël par les auteurs des livres des Chroniques qui réinterprètent toute l'histoire à partir de leur foi. C'est pourquoi les livres des Chroniques ne disent rien des rois d'Israël et se concentrent sur les rois de Juda. Pourquoi ? –Parce que le royaume d'Israël

est schismatique et que leurs rois sont contre la dynastie de David, indignes donc de figurer dans l'histoire du peuple de Dieu. C'est donc au nom de leur espérance messianique, en l'honneur de David et de ses successeurs qu'ils agissent ainsi, pour la plus grande gloire de Dieu. On pourrait multiplier les exemples de ces modifications apportées aux plus anciens textes, dont le but n'est pas de pervertir la tradition écrite, mais de lui donner un nouvel éclairage.

Qui a écrit l'Ancien Testament ?

Nous ne connaissons pas le nom des auteurs des livres bibliques, ni celui des rédacteurs à une ou deux exceptions près.

- Ainsi, Amos apparaît tout à coup sur la scène de l'histoire ; il délivre son message et disparaît tout aussitôt. On l'a entendu, mais personne n'a pris soin, sur le moment, de sténographier sa prédication. Seulement, deux ans plus tard, il y eut un tremblement de terre qui secoua la conscience des gens et ils se sont souvenus du prophète, de ce qu'il avait prophétisé et quelqu'un a mis par écrit ses prédications : *Paroles d'Amos, l'un des bergers de Tégoa...deux ans avant le tremblement de terre...* (Am 1 :1-2 ; 9 :1). Amos lui-même, au VIII^e s., n'a rien écrit. Le séisme a été le déclencheur
- Esaïe, par contre a écrit lui-même tout ou partie de ses prophéties. Plusieurs passages sont en JE : *Je vis l'Eternel sur un trône très élevé...* (Es 6 :1 ss). *Je pris pour témoins des hommes dignes de foi... je m'approchai de la prophétesse²...* (Es 8 :1-3).
- Jérémie avait un secrétaire, Baruch, qui écrivait sous la dictée du prophète (Jr 36 :5,27,28 ; 45 :1).
- Les livres d'Esdras et de Néhémie sont en grande partie autobiographiques.

Il est à remarquer qu'à cette époque, la mémoire était un outil bien plus développé qu'aujourd'hui, où les moyens de conserver l'histoire sont dans la technique : l'imprimerie ou les ordinateurs nous dispensent de tout mémoriser nous-mêmes. Après avoir entendu un discours une seule fois, les anciens pouvaient sans difficulté le réciter. Ainsi, les auditeurs d'Amos, deux ans après le tremblement de terre, peuvent écrire ce qu'Amos avait proclamé. Ainsi Baruch, après la destruction du livre des paroles de Jérémie brûlé par le roi, en récrit un (Jr 36 :32).

L'Ancien Testament contient des textes très importants qui proviennent des archives et des annales des rois de Jérusalem : le **livre des actes de Salomon** (1 R 11 :41) ; le **livre des chroniques des rois d'Israël** (1R 14 :19). Sont aussi cités le **livre du Juste** (Jos 10 :13 et 2 S 1 :18), le **livre de Shémaeya le prophète** (2 Chr 12 :15), etc. Tous ces livres sont perdus ; on en a un écho par les écrivains bibliques. Il faut donc que ces livres aient été très considérés pour être cités comme références.

Les suscriptions à l'en-tête des Psaumes ne sont pas des noms d'auteurs. Nos traductions ont de la peine à rendre ce que l'hébreu veut exprimer. Plutôt que de traduire *Psaume de David*, il vaudrait mieux traduire *Psaume en l'honneur de David* ou *pour David*, ou *à la manière de David*. Ce serait plus exact au niveau de la traduction et également plus judicieux au niveau du texte lui-même qui, parfois, sous entend un contexte historique qui n'est pas du tout celui de David.

Le Pentateuque est manifestement l'œuvre de plusieurs mains ; son contenu est très varié ; plusieurs morceaux sont mis les uns à côté des autres sans raison apparente et le Pentateuque se termine par le récit de la mort de Moïse. Sans entrer dans l'étude plus approfondie de ces cinq

² La prophétesse est sa femme.

livres, il est difficile d'envisager que Moïse en soit l'auteur. Il est plus juste de dire que Moïse est une grande figure incontournable de l'histoire d'Israël. On en a fait **le** législateur, lui à qui *Dieu parlait comme un homme parle à son ami* (Ex 33 :11). Non seulement Moïse est vénéré par Israël, mais le Nouveau Testament le considère aussi comme le médiateur entre Dieu et son peuple dans le cadre de l'Ancienne Alliance. On ne peut pas parler de Jésus et ignorer Moïse, car Moïse est présent lors de la Transfiguration (Mt 17 :3) ; dans une parabole, Jésus fait dire à Abraham : *Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent !* (Lc 16 :29). Le Pentateuque a été mis sous l'autorité de Moïse.

On peut donc résumer en disant que la plupart des livres écrits en hébreu dans l'Ancien Testament n'ont pas d'auteurs connus, d'une part, et que ces écrits ont été modifiés parfois au cours des siècles, mais en précisant que ces modifications sont intervenues pour faciliter la transmission du message.

L'époque de la rédaction de l'Ancien Testament

Il faut se rendre compte que les 39 livres de l'Ancien Testament couvrent une très longue période d'histoire et d'écriture. Les plus anciens datent du VIII^e s. et certains morceaux sont encore bien plus anciens, insérés dans des textes plus récents. Les livres les plus récents datent du II^e s. av.JC. Les événements et les bouleversements de l'histoire ont jalonné toute cette période et il est remarquable que tout cela soit parvenu jusqu'à nous avec une telle intégrité. Rappelons-nous qu'au temps de la splendeur du règne d'Ezéchias à Jérusalem, Rome n'existait pas encore. Au I^{er} s. av. JC, notre Suisse était peuplée d'Helvètes qui voulurent émigrer au Sud-Ouest de la France actuelle, après avoir détruit leurs villages par le feu. Le Proche-Orient était alors le lieu magnifique de la civilisation et l'Occident analphabète était barbare.

L'écriture hébraïque.

L'écriture hébraïque ne comporte que des consonnes. Chaque mot comprend en principe trois consonnes et la forme verbale du mot constitue la *racine* du mot. Ce mot trilittéral est très stable et permet la formation des substantifs et des adjectifs. Tant que la langue hébraïque n'était que parlée, il n'était pas difficile de se contenter des consonnes. Dès qu'elle ne fut plus qu'écrite, du fait que la langue parlée était devenue l'araméen, un problème se posa. La langue hébraïque purement consonantique courait le risque d'être mal prononcée. La vocalisation, mal définie, étant considérée comme secondaire, exprimait seulement des nuances, alors que le sens fondamental est fourni par la racine. Cette faiblesse a été la cause de l'affadissement de la langue hébraïque. Les documents anciens permettent de constater que les voyelles étaient plus nombreuses et plus fixes que par la suite. Ainsi, dans beaucoup de noms propres, la Septante a retranscrit des mots aux voyelles plus pures que le texte hébreu parvenu jusqu'à nous.

La forme des lettres de l'alphabet utilisées aujourd'hui dans nos bibles hébraïques ne sont pas celles du temps des écrivains et rédacteurs de l'AT. Ceux-ci utilisaient une vieille écriture que l'on trouve en épigraphie sur la stèle de Mesha (~850) et sur l'inscription de Siloé où Ezéchias fête le percement de l'aqueduc sous la ville de Jérusalem (voir plus bas). Les Samaritains ont conservé cette écriture. En 1979, des archéologues ont découvert à Jérusalem deux amulettes datant du VII^e s. avec l'inscription de la bénédiction de Nb 6 :25-25 dans l'ancienne écriture hébraïque³.

³ Renseignement trouvé dans la revue trimestrielle de la Société biblique suisse **la Bible aujourd'hui** 4/2010.

L'écriture dans laquelle nous lisons aujourd'hui l'AT hébreu vient de l'écriture araméenne. Il semble qu'Esdras l'ait rapportée de Babylone au retour de l'exil. Dès le II^e s. ap.JC, les lettres elles-mêmes sont devenues sacrées pour les juifs. La clôture du canon⁴, vers 135-150 ap.JC a été un puissant moyen de conserver et de sauvegarder l'héritage des Pères.

La destruction du Temple de Jérusalem (70 ap.JC) par Titus, général romain devenu empereur, a mis fin à tout le sacerdoce sacrificiel. La caste des prêtres, sacrificateurs, lévites et sadducéens a pratiquement disparu en même temps. La piété juive s'est alors recentrée sur les textes de l'AT. La synagogue est devenue le refuge et le foyer du judaïsme. On y lit la Loi et on l'explique (Ps 1, 119).

Dès que la Synagogue eut exigé une prononciation fixe, religieusement correcte, il a fallu trouver un moyen de déterminer cette fixation en vue d'une prononciation rigoureuse. Les inventeurs du procédé phonétique s'appellent les massorètes, mot qui signifie *transmetteurs* (מַסֹּרֵתִים). Ils étaient si respectueux du texte lui-même qu'ils n'ont pas voulu introduire les voyelles à l'intérieur des mots entre les consonnes « sacrées ». C'est pourquoi, ils imaginèrent des points et des traits à placer au-dessous, dedans ou au-dessus des consonnes ; c'est ce qu'on appelle les voyelles ou accents, ou ponctuation, que l'on retrouve aujourd'hui dans nos bibles hébraïques. Ce travail eut lieu entre le VI^e et le VIII^e s. de notre ère. Quant aux règles de grammaire, elles furent établies encore plus tard.

Les massorètes ont divisé le texte en versets, puis en sections. La Thora (Pentateuque) comprend 54 sections, une par sabbat pour les 50 sabbats de l'année lunaire, plus 4 sections pour le mois intercalaire tous les trois ans. Cette division n'a rien à voir avec nos chapitres qui datent du Moyen-âge et qui ont ensuite été insérés dans le texte massorétique hébreu.

Les massorètes ont aussi inventé des signes musicaux, afin que la psalmodie du texte soit uniforme. Non seulement les Psaumes sont en vers, mais une bonne partie des prophéties le sont aussi. Cela se chantait sur des airs qui permettaient de faire une récitation chantée correcte. La suscription de certains Psaumes indique sur quelle mélodie devait être chanté le Psaume : *Sur la colombe des dieux lointains* (Ps 56) ; *Sur : biche de l'aurore* (Ps 22) ; il se pourrait que ces suscriptions soient en relation avec la liturgie du Temple. Malheureusement, ces mélodies nous sont inconnues et ces signes musicaux semblent avoir été mal traités ou mal compris par les copistes, si bien qu'aujourd'hui, ils ne nous disent plus rien.

A la Renaissance, François I^{er} donna un élan à la langue hébraïque en créant le Collège de France. La chaire d'hébreu fut offerte au professeur et savant François Vatable, l'un des maîtres du futur Réformateur Jean Calvin⁵. Au XVI^e s., une édition de la bible hébraïque sortit des presses de Robert Estienne à Paris.

Cette langue « morte » a été reprise par les juifs venant s'installer en Palestine où ils ont créé l'Etat d'Israël. Détail anecdotique : le 01.01.1936, Jérusalem a envoyé son premier télégramme en langue hébraïque.

⁴ Le **canon** est la liste des livres avec leur contenu faisant autorité en matière de foi, de morale, de vie et de mœurs. Pour les chrétiens les livres canoniques sont ceux reconnus par les juifs (= l'AT) plus le NT.

⁵ Au début du XXI^e s., cette chaire est occupée par le prof. Thomas Römer de la Faculté de Théologie et des sciences de religions de Lausanne.

Les origines de la langue hébraïque et de l'alphabet.

On a longtemps cru que l'Ancien Testament était le plus ancien écrit et que l'hébreu était la plus ancienne langue. Ce genre d'apologie était fondé sur l'ignorance de ceux qui le prétendaient. L'Ancien Testament n'est de loin pas le premier support du langage humain et l'hébreu a des ancêtres. D'autres langues et écritures existaient même depuis longtemps :

- La langue hiéroglyphique des Egyptiens si longtemps mystérieuse en est la preuve.
- Les fouilles pratiquées au XX^e s., notamment par le protestant français André Parrot en Mésopotamie, ont mis à jour d'énormes quantités de tablettes : archives royales, contrats, inventaires, correspondance diplomatique... Sumer, Mari au II^e millénaire av.JC sont tout à coup devenus des noms prestigieux pour nous aujourd'hui. La Mésopotamie, la Syrie ont livré quelques unes de leurs richesses enfouies dans leur sol, révélant un monde ancien inconnu jusqu'à présent, une civilisation insoupçonnée. Des textes ont été mis à jour, pour la plupart, épigraphiques, gravés dans la pierre ou écrits sur des tessons d'argile cuite, nommés ostraca⁶ ou encore sur des tablettes taillées à cet effet. On a trouvé aussi des sceaux en forme de cylindres (d'environ 1 cm de diamètre et 3 cm de long). Ces textes sont écrits en caractères cunéiformes, en forme de clous. Plus de 250 manières de les disposer permettaient de mettre la langue sumérienne par écrit. Cette écriture était tout à la fois idéographique et syllabique.
- Une vaste découverte de la littérature phénicienne eut lieu en 1928 à Ougarit, localité appelée aussi Ras Shamra, sur la côte syrienne. Cette ville était très commerçante, connaissant bien la mer, aussi bien ses dangers que ses avantages ; elle était également une cité agricole.

On y a découvert un cunéiforme amélioré ; c'est un alphabet. Il suffit de 29 signes pour écrire. On lit cette écriture de gauche à droite à Ougarit, alors qu'en Palestine, un peu plus au sud, on la lit de droite à gauche. Cette écriture alphabétique a fait fortune dans le monde, puisque nos alphabets grec, latin et celui de nos langues modernes en découlent directement. Cette écriture alphabétique date d'avant le temps des Hébreux et a été utilisée par les Cananéens. Cette découverte a permis de constater à quel point la région est vraiment un carrefour de langues, la plaque tournante du monde (cf. Ez 27).

On y trouva

- des textes en écriture non cunéiformes dues aux influences venant de Chypre ou d'Egypte ;
- des textes cunéiformes non alphabétiques en plusieurs langues : sumérien, akkadien, hourrite ;
- des textes cunéiformes alphabétiques qui sont les plus nombreux avec des thèmes religieux (cycle de Baal, Kerel, Danel), des lettres, des listes, et d'autres encore.
- La langue d'Ougarit est donc sémitique et Canaan y est très lié. Pour écrire la langue cananéenne, on utilisa ce cunéiforme amélioré. L'hébreu, issu de la langue cananéenne et descendant de l'écriture alphabétique ougaritique, compte 22 lettres.
- Cet alphabet joue un rôle important, non seulement pour écrire les mots, mais aussi dans l'art poétique. Beaucoup de psaumes sont dits alphabétiques ; le premier mot de chaque vers commence par une lettre de l'alphabet et en suivant l'ordre de l'alphabet, il se termine au 22^e vers (Ps 111 ; 112). Le Ps.119 a 22 strophes de 8 vers, lesquels commencent tous par la même lettre de l'alphabet et dans l'ordre de l'alphabet. Ce psaume a donc 176 versets (22 x 8).

⁶ Ostraka, d'un mot grec ostrakon (οστράκον, οστράκα) qui signifie coquille, morceau de terre cuite.

Ces rapprochements linguistiques permettent de mieux comprendre l'hébreu grâce à l'ougaritique et vice versa. Par exemple :

- Le verbe אָרַח n'existe pas en hébreu, mais bien en ougaritique et signifie *envoyer* ; en hébreu, on connaît le substantif מְאֲרָח . On retrouve donc sa racine à Ougarit. Ce mot est extrêmement important, parce que l'Envoyé, c'est le prophète d'abord, c'est l'ange de l'Éternel (מְאֲרָחֵי יְהוָה) (Jg 6 :11). Les évangiles considèrent que cet *ange*, cet *envoyé*, c'est Jean-Baptiste (Mc 1 :2) ; mais c'est le Christ finalement qui accomplit les prophéties (Lc 4 :18). Il est l'*Envoyé du Père* (Jn 4 :34 ; 5 :24-38 ; et très souvent dans l'évangile selon Jean). L'apôtre Paul va dans le même sens : *Dieu a envoyé son Fils* (Ga 4 :4). En grec, le messenger se dit $\alpha\gamma\gamma\epsilon\lambda\omicron\varsigma$ (ange) ; l'*Evangile* est le bon message, la bonne Nouvelle.
- עַלְמָה en ougaritique veut dire la *jeune femme* et non pas la *vierge*, ce qui permet de mieux comprendre Es 7 :14 et Mt 1 :23. On comprend aussi la polémique violente entre juifs, lisant le texte hébreu, et les chrétiens, se fiant à la traduction grecque des LXX.
- Les Rephaïm étaient des êtres divins, puis les morts à Ougarit. Ils retrouvent leur place en Dt 2 :11,20.
- Comme dans la grammaire d'Ougarit, l'hébreu a deux genres (masculin et féminin), trois nombres (singulier, pluriel et duel).
- Les principales caractéristiques de l'hébreu par rapport aux langues indo-européennes sont essentiellement :
 - La présence exclusive de consonnes qui forment la **racine** (avec trois consonnes) des mots et plusieurs d'entre elles sont inaudibles (les gutturales).
 - Les voyelles sont sans importance et ne marquent que de simples nuances ; elles indiquent s'il s'agit d'un verbe, d'un substantif, d'un actif, d'un passif...
 - Alors que les langues indo-européennes s'intéressent à savoir si une action est passée, présente ou future, l'hébreu et les langues sémitiques veulent savoir si l'action est accomplie ou inaccomplie ; si l'action est achevée, le verbe est au parfait ; si elle est inachevée, il est à l'imparfait, que cela soit dans le passé, le présent ou le futur.
 - Les propositions relatives ou subordonnées sont quasi inexistantes au profit des propositions coordonnées.
 - On écrit de droite à gauche, sauf l'éthiopien ; le sabéen peut s'écrire alternativement de droite à gauche puis de gauche à droite.
 - Ajoutons que les mots abstraits font défaut dans la langue hébraïque. On utilise alors des mots concrets avec toute leur saveur ; ainsi, pour dire la *colère*, on dit *la rougeur du nez*.

La poésie hébraïque

Si certains textes de la Bible ont la sécheresse du genre juridique et du droit, le Lévitique en est un exemple, si d'autres textes sortent de la plume des scribes royaux dans la rédaction des annales du royaume, les livres des Rois par exemple, beaucoup d'autres livres ont un accent poétique indéniable ; on pense immédiatement au livre des Psaumes ou à celui de Job, au Cantique des cantiques et aux Lamentations. On aurait tort de s'en tenir à ceux-là seulement, car, en réalité, la poésie hébraïque s'étend pratiquement à tous les livres de l'AT, parfois par un simple petit poème comme celui de Lémek (Gn 4 :23-24) ou de Josué (Jos 10 :12), parfois par des poèmes plus élaborés comme le cantique de Debora (Jg 5 :2-31) ; ces trois poèmes indiqués ici sont parmi les textes les plus anciens de l'AT. Les prophètes ont de longs passages en vers, forme littéraire quasi exigée par la déclamation prophétique ; il suffit d'ouvrir les livres d'Ésaïe, de Jérémie,

d'Osée, de Joël, d'Amos et des autres pour s'en convaincre. Nos Bibles se sont efforcées de noter les parties poétiques en imprimant le texte vers par vers (TOB, Français courant ; les versions Segond et synodale ont davantage serré le texte, si bien qu'on remarque moins les vers qui prennent plus d'une ligne dans l'impression.

Le livre s'appelle *livre des louanges* (סֵפֶר תְּהִלִּים). Les psaumes sont récités avec une mélodie, accompagnés d'instruments de musique (Ps 150), avec l'intervention des cris de l'assemblée (Ps 26 :7), de ses répons, de ses acclamations (Ps 33 :1). Les fidèles font des cortèges, des processions ; ils sont invités à danser (Ps 49 :1 ; 150 :4).

Les Psaumes sont des prières, des cantiques, des confessions, des louanges, des repentirs, ils expriment la joie et la tristesse, la guerre et la paix, la crainte ou la confiance, l'espérance, l'adoration... Tout ce que vit l'homme entre dans la composition des psaumes et tous ces sentiments plus au moins nobles, plus ou moins avouables, plus ou moins violents, tout est présenté à l'Eternel avec simplicité et sincérité. On le fait d'autant plus facilement que le croyant sait que Dieu, du haut des cieux, regarde et connaît déjà tout ce que le croyant va dire (Ps 14 :1-3 ; 139 :1-12).

Le psalmiste est confiant (Ps 23), il se sent perdu (Ps 130), il connaît la fragilité humaine (Ps 90), il crie avec véhémence (Ps 13), il rend gloire à Dieu (Ps 103), il contemple l'œuvre créatrice de l'Eternel (Ps 8 ; 104) ; il s'oppose aux sacrifices sanglants en usage dans le Temple (Ps 40 :7 ; 50 ; 51 :18-19) ; il confesse son péché (Ps 51) et remercie l'Eternel pour son pardon (Ps 32)...

Mais en même temps, les Psaumes sont l'expression de tout ce que le St Esprit inspire au croyant qui le redit dans sa prière : *Mon cœur dit de ta part : cherchez ma face. Je cherche ta face, ô Eternel* (Ps 27 :8).

- Les Psaumes ont des genres littéraires fort divers : il s'agit toujours d'une poésie lyrique ;
- il y a des psaumes royaux ou messianiques (Ps 2, 72, 89, 110, 132)
 - les psaumes didactiques et d'enseignement, le mashal (מָשָׁל) la sentence (Ps 37) ou le hiddah (חִידָה) l'énigme accompagnée de musique (Pr 1 :6)
 - les psaumes d'instruction (מִשְׁכִּיל) (Ps 2 :10 ; 41 :1) pour apprendre, pour devenir intelligent en vue d'une vraie piété
 - le genre historique (Ps 78, 105, 106, 136), véritable confession de foi
 - le genre liturgique (Ps 118, 136, 148) utilisé au Temple lors de fêtes avec musique (1 Ch 6 :16 ; 16 :42)
 - les psaumes de bénédictions (Ps 115) et de malédictions (Ps 109)
 - Il y a les chants (שִׁיר) (Ps 69 :31 ; Ps 137 :3)
 - les cantiques (miktam) (מִכְתָּם) (Ps 16, 56-60)
 - la prière de supplication (תְּפִלָּה) *ma maison sera appelée maison de prière* (Es 56 :7)
 - la prière de louange (תְּהִלָּה) *Ouvre mes lèvres et ma bouche annoncera ta louange* (Ps 51 :17)
 - la plainte (קִינָה) qui forme le fond du livre des Lamentations, mais qu'on trouve aussi dans les cérémonies de deuil (2 S 3 :33-34). Le chant de l'Arc entonné par David à la mort de Saül et de Jonathan en est un exemple remarquable ; c'est une lamentation de grande dimension, une élégie poétique :

- 19 *Honneur d'Israël gisant sur les collines, ils sont tombés, les héros*
 20 *Ne publiez pas dans Gath, ne l'annoncez pas dans les rues d'Asbqalon*
De peur que les filles des Philistins ne se réjoignent,

- Que les filles des incirconcis ne sautent de joie.*
- 21 *Montagnes de Gilboa, ne recevez ni rosée, ni pluie, ne vous couvrez plus de champs féconds
Car là fut maculé le bouclier des héros, le bouclier de Saül qui n'avait été huilé*
- 22 *Que du sang des victimes, de la graisse des héros
L'arc de Jonathan qui ne recula point et l'épée de Saül qui ne rentrait pas sèche*
- 23 *Saül et Jonathan, les bien-aimés, inséparables dans la vie et dans la mort
Plus rapides que des aigles, plus vaillants que des lions !*
- 24 *Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtait de pourpre et de parures,
Qui, de bijoux d'or surchargeait vos vêtements*
- 25 *Ils sont tombés en plein combat, les héros, Jonathan, gisant sur les collines,*
- 26 *Que de peine j'ai pour toi, Jonathan, mon frère !
Que j'aimais tant ! Ton amitié était pour moi une merveille,
Plus belle que l'amour des femmes*
- 27 *Ils sont tombés les héros ! Elles ont péri, les armes de guerre.* (2 S 1 :19-27)

On constate que la composition poétique de cette élégie est particulièrement soignée. Une note de la TOB relève une structure rigoureusement concentrique (19a et 25b ; 19b et 25 a). La douleur *des filles d'Israël* (v 24) répond à la liesse des *filles des Philistins* (v 20), le centre (v 21-23) célèbre les héros morts en évoquant leurs armes ; celles de Saül (v 21b et 22b) et au milieu du poème, l'arc de Jonathan (v 22a), clé de voûte du poème, d'où le titre donné à l'élégie (v 18) : **l'Arc**. L'élégie s'achève par une sorte de coda, où l'amitié entre David et Jonathan est rappelée (v 26) et où sont repris les mots essentiels du poème (v 27).

Le langage poétique est un langage fleuri, plein d'images, souvent hyperbolique et ne tenant pas compte de la plate réalité des choses. Il ne faut donc pas prendre à la lettre les mots utilisés, mais ces mots, souvent excessifs, traduisent le sentiment profond du poète. Ne concluons donc pas, par exemple, que David était homosexuel à cause de ce qu'il dit dans sa complainte de l'Arc (v 26). Quand le psalmiste remercie le Seigneur de l'avoir *fait remonter du séjour des morts* (Ps 30 :4), il veut dire qu'il a passé par une épreuve telle qu'il se considérait comme mort, mais l'Eternel est intervenu et lui a redonné force et vigueur.

Le croyant chante la joie de la famille (Ps 127) et l'amitié entre amis dans la communauté des fidèles (Ps 133 :1). Il ne peut que louer le Dieu (Ps 104), dont les bienfaits dépassent tout ce que l'on peut imaginer (Ps 103).

Les prophètes ont une veine poétique qui semble absolument nécessaire à leur prédication. L'amour déçu de l'Eternel se chante dans le cantique du bien-aimé pour sa vigne (Es 5 :1-7) ; on retrouve les mêmes accents passionnés chez Osée (2 :4-15) ou chez Jérémie (5 :7-9), ou dans les paraboles d'Ezéchiel (24 :3-11). On connaît bien le poème messianique d'Esaië 7 :13-16 :

*Ecoutez donc, maison de David !
Est-ce trop peu pour vous de fatiguer les hommes
Que vous fatigüiez aussi mon Dieu ?
Aussi bien l'Eternel vous donnera lui même un signe
Voici : la jeune femme est enceinte et elle enfante un fils
Et elle lui donnera le nom d'Emmanuel.
De crème et de miel il se nourrira
Jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien
Car avant que le garçon sache rejeter le mal et choisir le bien
La terre des deux rois que tu crains sera abandonnée.*

On connaît moins le poème suivant sur le jour de l'Éternel (Es 7 :17-25), parce que nous n'aimons pas entendre les avertissements du prophète.

La poésie hébraïque qu'exprime par des procédés littéraires originaux. Le plus facile à déceler dans nos traductions est le **parallélisme des membres** : il s'agit de deux vers qui se suivent où le second reprend la même idée que le premier avec un vocabulaire différent, en le modifiant, en l'accentuant ou en le contredisant. Ce parallélisme permet un dialogue entre deux personnes ou deux groupes. La prière communautaire liturgique en est ainsi fortifiée et permet à toute l'assemblée de participer. Le parallélisme des membres peut être **synonymique** (Jb 40 :4 ; 40 :2), **antithétique** (Pr 15 :32) ou **synthétique** (Pr 23 :3); cette variété littéraire hébraïque dénote une qualité poétique bien supérieure à celle de ses voisins, ougaritiques par exemple tout en montrant la filiation et la parenté entre ces langues (Jb 40 :5). A titre d'exemple, prenons le Ps 1 :

- 1a *Heureux l'homme*
 b *Qui ne prend pas le parti des méchants*
 c *Qui ne s'arrête pas sur le chemin des pécheurs*
 d *Et ne s'assied pas au banc des moqueurs*
 2a *Mais qui se plaît dans la loi de l'Éternel*
 b *Et murmure sa loi jour et nuit.*
 3a *Il est comme un arbre planté près des ruisseaux*
 b *Il donne du fruit en sa saison*
 c *Tout ce qu'il fait réussit.*
 4a *Tel n'est pas le sort des méchants.*
 b *Ils sont comme la bale que le vent disperse.*
 5a *Lors du Jugement, les méchants ne se relèveront pas*
 b *Ni les pécheurs au rassemblement des justes*
 6a *Car l'Éternel connaît le chemin des justes*
 b *Mais le chemin des méchants se perd*

Le parallélisme synonymique se remarque dans les vers 1b-1c-1d (parallélisme sur 3 vers), les vers 2a-2b sont synonymiques entre eux, mais antithétiques par rapport à 1a-1b-1c ; le *mais* en est le signe ; 3a-3b sont synonymiques ; 3c est la synthèse de ce qui précède. Les v 3 et 4 sont antithétiques par rapport aux v 1-3 ; 4a-4b sont synonymiques, comme 5a-5b ; 6a-6b sont antithétiques.

Le livre des Proverbes utilise avec beaucoup de bonheur ce parallélisme dans ses sentences.

- Mieux vaut peu de bien avec la crainte de l'Éternel*
Qu'un grand trésor avec des tracas (Pr 15 :16)
Toutes les voies de l'homme sont pures à ses yeux
Mais c'est l'Éternel qui pèse les cœurs (Pr 16 :2)

Dans la poésie hébraïque, certaines syllabes sont accentuées avec, entre elles, des syllabes faibles et sans poids, ce qui donne au vers un rythme que nos traductions ne peuvent pas laisser percevoir. Certaines consonnes sont sifflantes, d'autres gutturales produisant un contraste avec les labiales.

On rencontre aussi la redondance de certains mots qui rythment le poème (par exemple les mots *secours*, *garder* dans le Ps 121).

Des refrains jalonnent plusieurs psaumes (42-43, 107,136).

Les psaumes alphabétiques cités plus haut sont nombreux (Ps 25,111,112,119,145).

Il y a encore le poème numérique qui consiste en une accumulation de nombres :

- A cause de trois crimes et même de quatre...* (Am 1 :3,6,9,11,13,etc.)

Il y a six choses que hait l'Eternel et même sept... (Pr 6 :16)

Il arrive que deux mots soient mis ensemble et forment une allitération dans la langue hébraïque, évidemment impossible à rendre en traduction. Par exemple : שָׁמִיר וְשַׁיִת qui veut dire *épine et ronce* ; l'allitération augmente l'impression de piquant (phonétiquement : shamir veshayit)

Lire l'AT, c'est inmanquablement être en présence de la poésie hébraïque d'il y a plus de XXV siècles. Appréciations sa variété linguistique, mais surtout essayons d'en nourrir notre piété.

Le contenu de la Bible hébraïque

L'Ancien Testament est l'héritage précieux, inestimable, que l'Eglise chrétienne doit aux juifs qui le nomment :

- **La Bible**, au sens où nous l'entendons, nous aussi.
- **La Thora**, c'est-à-dire la Loi, l'instruction, l'enseignement, la règle, le statut (Jos 1 :8 ; Esd 7 :10).
- **TaNaKa**, en reprenant la première lettre du nom des trois groupes de livres bibliques (Thora, Nebiim, Ketoubim).
- **L'Ecriture** (Mt 21 :42 ; Ac 1 :16).

Ces Livres se présentent dans un autre ordre que celui de nos Bibles traditionnelles (Segond, Synodale). Ils forment trois groupes, ce dont on a un témoignage dans le Nouveau Testament. Quand Jésus parle à ses disciples après sa résurrection, il leur rappelle *tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes* (Lc 24 :44). Ces trois groupes comprennent :

- **La loi de Moïse** (Thora תּוֹרָה) avec les cinq livres que nous connaissons, mais qui se nomment : **Au commencement, Noms, Il appela, Dans le désert, Paroles**. Ce sont les premiers mots de chacun des livres.
- **Les Prophètes** (נְבִיאִים) avec tout d'abord, **les premiers Prophètes** (Josué, Juges, Samuel, Rois), puis **les derniers Prophètes** composés de deux groupes : **les grands Prophètes** (Esaïe, Jérémie, Ezéchiel) et **les Douze petits prophètes** considérés comme un seul livre (Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habakuk, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie). Ce deuxième groupe compte 8 livres.
- **Les Ecrits** (כְּתוּבִים) avec comme livre principal les **Psaumes**, suivi de **Job** et **Proverbes** ; puis viennent les **cinq rouleaux** considérés comme un seul livre (Ruth, Cantique des cantiques, Lamentations, Qohélet qu'on appelle aussi Ecclésiaste, Esther). Ces cinq rouleaux devaient être des liturgies à l'occasion des fêtes israélites et juives ; enfin **Daniel, Chroniques, Esdras-Néhémie**, les livres les plus récents. Esdras-Néhémie sont considérés comme un seul livre. Pour une raison inconnue, Esdras-Néhémie qui font suite aux Chroniques ont été placés avant⁷. En tout, il y a 7 livres dans ce dernier groupe.

Au total, 20 livres forment le contenu de l'Ancien Testament hébreu.

⁷ La fin de 2 Ch 36 :22-23 est identique au début du livre d'Esdras (1 :1-3) ce qui laisse supposer qu'Esdras suivait Chroniques

Nous l'appelons *Ancien Testament*⁸ à la suite de l'apôtre Paul qui explique aux Corinthiens la relation nouvelle établie par Dieu à travers le Christ. Il qualifie l'Écriture des juifs d'*Ancien Testament*, ou plus exactement dans ce contexte, d'*Ancienne Alliance* (2 Co 3 :14) à cause de la *Nouvelle Alliance* dont il est le ministre (2 Co 3 :6). L'Ancien Testament n'est pas du tout, par là, mis de côté ! L'apôtre s'y réfère constamment dans toute sa prédication et ses lettres. Ce titre donné à l'Écriture des juifs n'est en rien dévalorisant, mais montre qu'il est la première révélation de Dieu à son peuple, révélation pleinement accomplie en Jésus-Christ qui crée une *Nouvelle Alliance*. Jésus lui-même s'y est constamment référé, car *il n'est pas venu pour abolir la Loi ou les Prophètes, mais pour accomplir* (Mt 5 :17).

Lors de la traduction du trésor juif en grec, l'esprit logique et rationnel était un critère incontournable pour les traducteurs. Ceux-ci ont considéré, à tort, que ces livres formaient ce qu'on appelle l'**histoire biblique**. Ils ont par conséquent modifié l'ordre des livres en les regroupant différemment, en leur donnant de nouveaux titres plus au goût de l'hellénisme et de la pensée occidentale, et ils en insérèrent de nouveaux.

Cette intervention, fruit de la pensée grecque n'a pas contribué à mieux faire comprendre l'intention des auteurs bibliques. Pour nous et pour les historiens modernes, comme déjà pour les premiers traducteurs grecs, écrire une histoire, c'est relater des faits, des événements précis qu'on peut fixer dans le temps et dans l'espace, afin que le lecteur puisse apprécier le déroulement des faits historiques rapportés. L'historien doit s'appuyer sur des réalités objectives et avérées et les rapporter fidèlement, avec le plus de précision possible. Le lecteur moderne, quand on lui annonce une **histoire** biblique, s'attend à trouver des faits historiques comme dans n'importe quel livre d'histoire. De plus, puisque ces livres étaient considérés d'origine divine, il n'y avait aucun doute sur la véracité de leur contenu : « ça s'est passé comme cela » !

Mais l'Israélite ne raisonne pas selon notre logique. Il n'utilise pas l'abstraction. Il raisonne d'une manière concrète. Il ne parle pas de Dieu à la manière d'un philosophe. Il ne recherche pas l'être, l'essence de Dieu, mais sa volonté, son action dans le monde concret des humains. Il ne raconte pas un événement parce qu'il est beau ou parce qu'il est digne d'être raconté. Il raconte quelque chose sous des formes multiples, comme une histoire par exemple, réelle ou fictive, peu importe, pour que l'auditeur ou le lecteur en tire une ligne de conduite et agisse en conséquence. Donc, en racontant un fait, il moralise, et quand il veut faire de la morale, il raconte une histoire. Jésus agit exactement de la même manière avec ses paraboles. *Qui est mon prochain*, demande un docteur de la loi, un scribe parfaitement au courant ; grave question philosophico-religieuse ! Et Jésus répond : *Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho...* (Lc 10 :25-37). Ce qui importe, ce n'est pas le récit en lui-même, mais le sens du récit. Il en va de même pour les récits de la création (Gn 1 et 2) et finalement de tout l'Ancien Testament.

Les autres écrits en langue hébraïque

À côté de l'Ancien Testament et avant sa rédaction, bien peu d'écrits sont à signaler. Parmi eux, il faut surtout mentionner la stèle de Mesha, roi de Moab (IX^e s. av.JC), trouvée en 1868 à l'Est de la Mer Morte, en territoire alors moabite. Le texte éclaire la période d'Omri et d'Achab, rois d'Israël. Mesha raconte ses victoires sur Omri qui avait un vaste territoire à l'Est du Jourdain⁹. À cela s'ajoute *l'inscription de Siloé*¹⁰ : Une inscription gravée sur la pierre vers 709 av.JC relate

⁸ La traduction du mot grec par **Testament** est parfaite dans certains cas (Ga 3 :15 ; He 9 :16). Mais il faut le traduire par **Alliance** dans le récit de la Cène où Jésus institue une **Nouvelle Alliance en son sang** (1 Co 11 :25 ; Mt 26 :28).

⁹ Le texte venu jusqu'à nous est traduit par H. Michaud dans **Sur la pierre et l'argile**. Delachaux et Niestle 1958, p.35-42 avec une photo de la stèle.

la fin des travaux du percement d'un tunnel destiné à amener l'eau de la source du Guihon, au nord-est de la colline de Jérusalem, à la piscine de Siloé, au sud-ouest et par-dessous la colline de Sion. Ces travaux furent ordonnés par le roi Ezéchias. L'inscription est en hébreu, parfaitement datée ; c'est vraisemblablement le document le plus ancien que l'on ait en langue hébraïque. 2 R 20 :20 et 2 Chr 32 :30 font allusion au percement de cet aqueduc qui fut un travail extraordinaire pour l'époque.

On a également retrouvé des ostraca, tessons de terre cuite, provenant en général de poteries cassées et réutilisées pour écrire de petites choses courantes : factures, petits messages, etc., quelques tablettes, quelques dizaines d'ostraca et des sceaux.

Les textes découverts au Proche-Orient, et qui concernent les grandes civilisations de cette région, montrent à quel point les écrits israélites sont pénétrés et influencés par la pensée de leurs voisins, souvent plus évolués qu'eux-mêmes. Mais en même temps, ils nous font découvrir l'originalité des livres bibliques, leurs caractères spécifiques et leur spiritualité qui nous interpellent encore aujourd'hui

¹⁰ Henri Michaud donne une traduction de l'inscription avec une photographie. **Sur la pierre et l'argile** Delachaux et Niestlé 1958.

LA LANGUE ARAMEENNE

Cette langue est utilisée dans deux livres bibliques de l'AT: Daniel et Esdras, plus deux versets dans Gn 31 :47 et Jr 10:11. C'est donc un apport extrêmement modeste, d'autant plus que dans les livres de Daniel et d'Esdras, il ne s'agit pas de composition de la part de ces auteurs, mais d'apports provenant d'ailleurs, notamment des lettres et des documents officiels dans le cadre de l'empire perse.

L'**araméen** est une langue ancienne et elle devient langue internationale au temps de Sennachérib, roi d'Assyrie au VIII^e s. Pendant la période perse, elle est la langue officielle dans la monarchie ; les parties araméennes d'Esdras et de Néhémie en sont un bon témoin. L'araméen était à l'origine la langue du pays appelé **Aram**, une vaste région s'étendant sur la Syrie et la Mésopotamie qu'on nomme aussi la **Chaldée**. Le **chaldéen** est donc synonyme d'araméen. On l'appelle l'araméen **oriental**, parlé en Mésopotamie. Les Babyloniens étaient des Chaldéens (Es 13 :19 ; Jr 32 :4 ss ; Ez 1 :3 ; etc.) et parlaient le chaldéen (Dn 1 :4). Le nom **Aram** a donc désigné un immense territoire. Pour ce qui concerne en particulier la région de Damas, la Bible parle des *Araméens de Damas, de l'Aram de Damas* (2 S 8 :5-6). La version grecque des Septante a traduit le nom de cette contrée par **Syrie** (Συρία). L'araméen parlé dans cette région s'est appelé le **syriaque**. On l'appelle l'araméen **occidental**. C'est un araméen très proche de celui parlé par les Judéens et les premiers chrétiens.

L'araméen de l'ouest se rapproche beaucoup de l'hébreu, mais la prononciation est parfois différente; la syntaxe varie aussi. L'hébreu a abandonné son ancienne écriture pour adopter l'écriture araméenne qu'on appelle l'écriture carrée qui est celle de nos Bibles hébraïques d'aujourd'hui. Le vocabulaire des deux langues se recouvre presque complètement. Quelques mots ont une prononciation un peu différente.

La langue araméenne a d'abord atteint le territoire du royaume du Nord, dont la capitale est Samarie, qui fut anéanti en 722, lors de l'invasion assyrienne. Selon la coutume de l'époque et pour éviter le soulèvement des populations soumises, l'Assyrie pratiquait la déportation des vaincus dans une autre région de l'empire. Les Israélites furent donc emmenés en Assyrie et d'autres peuples les remplacèrent ; on les appelle les Samaritains. Ceux-ci parlaient l'araméen. Le même phénomène se produisit pour les Judéens du royaume du Sud (capitale Jérusalem), vaincus par les Babyloniens au début du VI^e s. et emmenés eux aussi en captivité à Babylone.

Les juifs ont donc perdu peu à peu la langue hébraïque à la suite de leur long séjour en captivité à Babylone et se mirent à parler l'araméen. Cette évolution linguistique était due aussi aux mariages mixtes ; les juifs épousaient des étrangères des régions avoisinantes, des Ashdodiennes, des Ammonites, des Moabites. Ce mélange culturel comportait un grand danger pour la religion israélite qui avait été défendue par les prophètes tout au long des siècles précédents. Les enfants

de ces couples mixtes n'apprenaient même plus l'hébreu, mais parlaient la langue de leurs mères. Néhémie est scandalisé quand il se rend compte de cette situation (Ne 13 :23-24). Nous ne savons pas ce qu'était l'ashdodien, langue de la ville d'Ashdod en Philistie, au bord de la Méditerranée. Était-ce une sorte d'araméen, comme les dialectes ammonite et moabite ?

L'hébreu devint petit à petit la langue "sacrée" de la Bible, de la Thora. Du temps de Jésus, ce passage linguistique était accompli depuis longtemps. Jésus parlait donc l'araméen. Il connaissait certainement l'hébreu; il a lu le prophète Esaïe dans cette langue à la synagogue de Nazareth (Lc 4:16 ss); quant au commentaire, à la prédication qui suivit cette lecture, il la prononça en araméen, comme toutes ses autres paroles.

Si les intellectuels savent encore l'hébreu, on constate que les fidèles ne savent plus suffisamment la langue « sacrée ». On se met à traduire les textes bibliques en araméen ou, plus exactement, on en fait une paraphrase qu'on appelle le **Targoum**, mot qui veut dire Traduction; on en fait le commentaire nommé la **Mishna** ; on y ajoute des compléments explicatifs la **Gémara**. L'ensemble de ces écrits forment le **Talmud**, ce qui représente toute une littérature rabbinique qui s'étendra du III^e-IV^e s. au VIII^e s. de notre ère. Les rabbins enseignent ou racontent de petites histoires édifiantes qu'on appelle des **midrash(im)**, forme d'enseignement qui a perduré jusqu'à l'époque moderne.

Les textes étiologiques de l'AT, essaient d'expliquer les origines des peuples et les relations qui les lient. A une certaine époque, les écrivains bibliques ont attaché une grande importance aux origines des familles. On établit des généalogies (plus ou moins vraisemblables). Il fallait s'assurer, et parfois prouver, qu'on faisait bien partie du *peuple dont Dieu est le Berger* (Ps 95 :7). A défaut de preuve, on risquait d'être exclu de la communauté descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (Ne 7 :64). Ainsi, Gn 10:22-23 considère Aram comme le fils de Sem et le frère d'Elam (Iran actuel), d'Assour (l'Assyrie située en Mésopotamie et jusque vers le lac Ourmiah), d'Arpakshad (à situer à l'est du Tigre et dans la haute Mésopotamie) et de Loud (= la Lydie?). Les Araméens sont donc sémites et apparentés aux royaumes d'alentour. Aram a pour fils Ouç, Hou, Guéter et Mash, qui sont des tribus au sud-est et à l'est de la Syrie. Cette généalogie exprime la parenté de tous ces peuples au milieu desquels Aram et par conséquent l'araméen jouent un rôle important. Le peuple d'Israël s'y rattache.

Selon la généalogie d'Abraham (Gn 11:10 ss), celui-ci était fils de Thérach, fils de Nahor, fils de Seroug, fils de Réou, fils de Peleg, fils d'Eber (d'où viendrait le mot hébreu Ex 1:15), fils de Shélah, fils d'Arpakshad, fils de Sem. Abraham vient de *Our en Chaldée* (Gn 11 :28,31).

Rebecca, femme d'Isaac, est fille de Betouël, l'Araméen, de la plaine d'Aram, et soeur de Laban l'Araméen (Gn 25:20), où le serviteur d'Abraham s'était rendu: dans l'Aram-des-deux fleuves, c'est-à-dire en Mésopotamie (mot qui signifie "entre les fleuves").

Jacob en fuite se réfugie chez son oncle Laban à Harân, au pays des Araméens (Os 12:13; Gn 28:2-7).

L'Israélite confesse sa foi en proclamant: *Mon père était un Araméen errant* (Dt 26:5), reconnaissant par là que son ancêtre est Jacob-Israël (Gn 28:5).

Ces détails généalogiques n'ont pas la valeur que nous attribuons aujourd'hui au mot généalogie. Ils soulignent que toutes ces populations, tous ces peuples sont parents et nous disons aujourd'hui qu'ils sont tous sémites. Leurs langues ont aussi des points de convergence manifestes.

L'araméen n'a pas été seulement la langue d'Aram, mais elle est devenue la langue internationale liée au commerce dans tout le Proche-Orient, en Mésopotamie, à l'est de la Turquie actuelle et au sud de la mer Caspienne, jusqu'aux frontières de l'Inde et jusqu'en Egypte (en tout cas jusqu'à Eléphantine près d'Assouan) dès le VIII^e siècle av. JC au moins. Les fonctionnaires judéens, au temps du roi Ezéchias et du prophète Esaïe, connaissaient parfaitement cette langue, même si le petit peuple l'ignorait (il n'en avait pas besoin). On a un signe de cet internationalisme en 2 R 18:26. Alors que les armées assyriennes assiègent Jérusalem, les propagandistes de l'armée de Sennachérib haranguent les soldats judéens postés sur les murailles. Du pied des remparts, ils s'adressent aux défenseurs en langue judéenne, c'est-à-dire hébraïque. Les ambassadeurs du roi Ezéchias demandent à ces discoureurs de parler en araméen, affirmant qu'ils le comprennent parfaitement *Parlez-nous en araméen, car nous comprenons cette langue, mais ne parlez pas en hébreu* (littéralement en judéen יהודית) *aux oreilles du peuple qui est sur la muraille*, ce qu'évidemment les émissaires assyriens refusent, car leur but est de saper le moral des troupes en les pressant de se rendre.

Le livre de Daniel commence en hébreu (1:1-2:4a), continue en araméen avec ces mots de transition : *Les Chaldéens¹¹ dirent au roi en araméen : O roi, vis à jamais !* (Dn 2 :4). Le début du verset est en hébreu (v 4a), la fin du verset et la suite sont en araméen (v 4b). Le texte en araméen se termine par ces mots parfaitement clairs : *Ici prend fin le récit* (Dn 7 :28a). La suite du verset et la fin du livre sont de nouveau rédigés en hébreu (Dn 7 :28b - 12 :12). La partie araméenne est donc bien cadrée ; mais l'étude du texte semble prouver que l'ensemble du livre a été écrit en araméen et qu'ensuite le début et la fin du livre ont été traduits en hébreu. Le début du livre relate la vie exemplaire de Daniel et de ses compagnons (Dn 1-6); la fin du livre est marquée par les visions et la piété de Daniel (Dn 8 ss). Ces deux parties introductives et conclusives ont paru plus judicieuses dans la langue d'Israël, mais l'auteur qui a traduit ces deux parties du livre devait mieux connaître l'araméen que l'hébreu, au vu du nombre d'aramaïsmes qui surgissent dans le texte.

Cette partie araméenne contient plusieurs longs récits, où Daniel et ses compagnons jouent un rôle éminent que Daniel s'empresse toujours de rapporter à Dieu : *Le mystère dont le roi s'enquiert, ni sages, ni conjureurs, ni magiciens, ni devins ne peuvent l'exposer au roi. Mais il y a un Dieu dans le ciel qui révèle les mystères...* (Dn 2 :27-28) ; *quant à moi, dit-il, ce n'est point par une sagesse qui serait en moi, supérieure à celle de tous les vivants, que ce mystère m'a été révélé ; mais c'est afin que l'on fasse connaître l'interprétation au roi* (v 30). Après l'explication, le roi lui-même déclare : *En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des rois et le révélateur des mystères...* (v 47). C'est là un thème qui revient régulièrement dans le livre de Daniel qui veut démontrer que la résistance au paganisme est le devoir de tout croyant, dont Daniel est le portrait.

Ces récits comportent d'abord le songe de la statue à la tête d'or et aux pieds d'argile (Dn 2) ; ensuite, la condamnation de Daniel et de ses compagnons à être jetés au feu à cause de leur fidélité à Dieu (Dn 3) ; le songe du grand Arbre (Dn fin 3 et 4) ; l'apparition des fameux mots inconnus sur le mur (Dn 5) ; Daniel dans la fosse aux lions (Dn 6). Tous ces récits sont une confrontation de deux fidélités : Daniel sert fidèlement le roi pour autant que sa fidélité à Dieu le permette.

¹¹ Les Chaldéens qui introduisent le passage en araméen désignent, non les Chaldéens d'une manière générale, mais des magiciens araméens. Le mot *chaldéen* a souvent pris ce sens particulier et dévalorisant aux yeux de l'écrivain biblique (Dn 2 :2).

Le dernier récit est d'un tout autre ordre ; ce ne sont plus les visions et les songes du roi qui sont en cause, mais les propres visions de Daniel : la vision de l'apparition d'un *Fils d'homme venant sur les nuées du ciel*, prophétie que Jésus s'est attribuée (Dn 7 :13 ; Mc 14 :62).

La LXX a introduit un long passage après Dn 3:23 qui n'est ni en hébreu, ni en araméen, mais en grec, donc apocryphe, non canonique. Ce passage est une louange sous forme de prière, puis une adoration sous forme de bénédictions exaltant l'oeuvre créatrice de Dieu, avec un accent liturgique : Shadrac, Méshac et Abed-Négo, noms donnés à Daniel et à ses compagnons, marchent dans la fournaise ardente au milieu des flammes et *célèbrent le Seigneur : Béni et loué sois-tu, Seigneur, Dieu de nos pères, et que ton nom soit glorifié à jamais...*(Dn 3 :26-91). Ce texte a été utilisé presque tel quel comme prière liturgique jusqu'à nos jours. Elle est effectivement très belle, quoique non canonique.

A propos de la loi des Mèdes et les Perses invoquée par les satrapes ennemis de Daniel, il est précisé qu'elle est *irrévocable*. Le décret signé et promulgué par le roi ne peut être effacé (Dn 6 :9,10,13). Si les événements évoluent et changent, un nouveau décret peut être promulgué (Dn 6 :26-28), sans que le premier décret soit abrogé. La législation reste et s'empile, le dernier faisant foi. Cela est aussi valable pour la législation de l'Ancien Testament. C'est pourquoi, on trouve assez fréquemment dans l'Ancien Testament des lois qui semblent se contredire. Il faut donc savoir lesquelles sont postérieures aux autres. Par exemple : Qui peut offrir le sacrifice ? N'importe qui semble-t-il : Abraham (Gn 22 :13) ; David (2 S 6 :13). Or, plus tard, seuls les sacrificateurs eurent le droit de le faire (Lc 1 :8 ; tout le livre du Lévitique en règle l'ordre).

Dans le **livre d'Esdras**, l'araméen comporte deux passages:

- 4:8-6:18 est une transcription de lettres et de rapports officiels entre le chancelier Rehoum et ses collègues pour le roi Artaxerxès, ainsi que la réponse du roi; un rapport du gouverneur Tattai au roi Darius et la réponse du roi après les recherches effectuées dans les archives de la capitale Babylone et à Ecbatane en Médie (Esd 6:2).

- 7:12-26 contient le décret mandant Esdras, afin qu'il mette tout en oeuvre pour la remise en activité de la religion juive à Jérusalem.

Le texte de **Genèse 31 :47** est une convention entre Laban l'Araméen et son gendre Jacob. Une sorte de borne est élevée marquant la limite de leurs propriétés ou de leur influence. Cette borne porte deux nom, l'un en araméen, l'autre en hébreu : *...ils firent un tas de pierres... Laban l'appela Yegar Shadouta* (araméen), *et Jacob l'appela Galéed* (hébreu).

Le texte de **Jérémie 10 :11**, en araméen et en prose, est intercalé dans un texte en vers. Les versets 10 et 12 se suivent parfaitement. C'est donc un ajout récent, puisque son auteur l'a rédigé non en hébreu (il était vraisemblablement en train de recopier le livre de Jérémie), mais dans sa propre langue, l'araméen. Serait-ce une imprécation que le judaïsme était invité à prononcer contre les divinités astrales païennes ? : *Vous direz d'eux : les dieux qui n'ont pas créé les cieux et la*

terre disparaîtront de la surface de la terre et de dessous les cieux. Ou alors, il s'agit d'un argument que les juifs pouvaient utiliser devant les païens : *Vous leur direz* (sous-entendu *aux nations*)...

Les papyrus d'Eléphantine

A la hauteur d'Assouan (la ville s'appelait Syène dans l'antiquité), il y a une île dans le Nil nommée Eléphantine aux abords de la première cataracte. Des papyrus y ont été découverts au début du XX^e s. Ils nous renseignent sur la vie et les problèmes d'une communauté juive installée déjà au VII^e s. av.JC comme colonie militaire. Ils s'appelaient eux-mêmes « l'armée juive ». Certains de ces papyrus proviennent des archives de la famille de Yedônia, prêtre juif du Temple de Yaho (= Yahvé) à Eléphantine.

Le Pharaon avait levé des troupes de mercenaires juifs et ceux-ci avaient la garde des frontières de l'Égypte et devaient contenir les Ethiopiens. Ces troupes vivaient en familles et cultivaient le sol. Au milieu du VII^e s. ces juifs avaient déjà leur sanctuaire à Yaho et pratiquaient un culte, tel qu'il était célébré en Samarie et en Juda avant la réforme de Josias, c'est-à-dire un culte syncrétiste où Yaho était accompagné de divinités comme Anat, la Reine du ciel.

A la suite de la réforme de Josias (2 R 22-23), les juifs, notamment ceux d'Égypte, rendirent Josias et le prophète Jérémie responsables de leurs malheurs¹². Ils disaient à Jérémie : *Nous ne l'écouterons pas. Nous allons faire tout ce que nous avons décidé : Brûler des offrandes pour la Reine du ciel... comme nous le faisons dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem... alors, nous avons du pain à satiété et nous vivions heureux... Depuis que nous avons cessé de brûler des offrandes à la Reine du ciel et de lui verser des libations, nous manquons de tout et nous périssons...* (Jr 44 :16-18). Voilà ce que disaient les contemporains de Jérémie partis pour l'Égypte après la ruine de Jérusalem en 586 et après l'assassinat de Guedalia (Jr 40 ss). C'est exactement ce que vivait la colonie d'Eléphantine au point de vue religieux. Ces communautés juives ont été réfractaires à la prédication des prophètes. Le monothéisme n'était aucunement leur souci. A côté du Dieu national, Yahvé, le panthéon était très présent, les divinités nombreuses. Un Temple en l'honneur de Yaho et consort avait été élevé sur l'île, avec un clergé organisé.

Vers 419/418, en pleine période perse, le prêtre Yedônia reçut une lettre d'un certain Hananya, avec des ordres précis sur la manière de célébrer le culte et la fête de la Pâque. Ce genre d'intervention officielle est bien dans la ligne de la politique perse. La lettre devait avoir un caractère de rigorisme religieux, à la manière d'Esdras. Son contenu ne devait pas s'accorder avec le syncrétisme qui se vivait à Eléphantine !

Vers 410, sous le règne de Darius II, un grave incident se produisit. Des Egyptiens, profitant du désordre public dû vraisemblablement à l'absence du satrape Arham, avaient pillé et détruit le Temple d'Eléphantine avec, pour motif, l'immolation d'ovins. Or, le bélier est l'un des

¹² La réforme de Josias eut lieu en 622. En 605, Nabucadnetsar est vainqueur des Assyriens et des Egyptiens. Les rois de Juda ont la mauvaise idée de se révolter, ce qui conduit le nouveau maître du monde à détruire Jérusalem et à emmener le peuple en captivité (587/586). C'est le temps du prophète Jérémie ; il est emmené de force en Égypte, où il meurt (Jr 38-44). En 537, Cyrus roi des Perses, établit sa domination sur le monde, y compris l'Égypte.

dieux égyptiens. Les Perses punissent les coupables, mais n'autorisent pas la reconstruction du Temple. Les juifs d'Eléphantine écrivent alors une lettre à leurs coreligionnaires de Jérusalem, d'autres lettres à certains magistrats et nobles de la Judée, mais ne reçoivent pas de réponse. Cette attitude n'est pas de tout étonnante : les juifs de Jérusalem ont passé par la réforme d'Esdras, le rigorisme du judaïsme est en plein essor, alors qu'à Eléphantine on en est encore à un syncrétisme quasi païen d'un autre temps. D'autres lettres sont envoyées, notamment à Shélémya, un fils de Sanballat, satrape de Samarie et ennemi de Néhémie. Le satrape semble être intervenu en leur faveur : ceux-ci sont autorisés à reconstruire leur Temple, mais avec l'interdiction des sacrifices d'animaux. On ignore si le temple fut rebâti.

Vers 404, une insurrection égyptienne nationaliste se produit et le Temple fut définitivement détruit.

Ces textes nous permettent de nous faire une idée sur cette période par ailleurs mal connue :

- Nous avons un bon aperçu de ce qu'était la religion israélite avant les réformes de Josias en 622 et d'Esdras au V^e s. La centralisation sur Jérusalem est plus une idée dogmatique que réelle. La voix des prophètes n'a pas l'impact que nous pourrions croire. Le syncrétisme est permanent. A vrai dire, tout cela est bien présent dans l'Ancien Testament (Es 65 :2-5) et c'est justement là-contre que s'élèvent les prophètes.
- La dispersion des Israélites est plus ancienne que le temps de la captivité à Babylone.
- A travers ces textes non bibliques, il y a des recoupements que l'on peut faire avec les textes bibliques ; il y a des personnages que l'on retrouve de part et d'autre. Sanballat est bien connu (Ne 4-6), Shélémya aussi (Ne 3 :30). Ces possibilités sont peu nombreuses, mais elles sont importantes. Ce ne sont pas ces considérations qui justifient notre attachement à la Bible, mais ce sont des signes authentiques qui montrent la solidité de ces textes très anciens.
- Tout un pan de l'histoire juive vient à notre connaissance par la découverte de ces documents il y a un peu plus d'un siècle. Nous voilà renseignés sur la vie, les coutumes, la religion et les difficultés d'une communauté juive dans un pays où règne parfois la tolérance, parfois la persécution.
- Le nom du Dieu d'Israël y est écrit et on en découvre la prononciation : Yaho ou Yahou.

L'une de ces lettres¹³, est écrite de la ville de Iéb, par le prêtre Yedônia à *Bagohi* (cf. Esd 2 :2) *gouverneur de Judée* en date du *mois de Tammuz, an 14 du roi Darius*. Après la salutation, Yedônia raconte que le temple a été détruit : *les prêtres du dieu Knub de la cité de Iéb, en accord avec Widrang ont ordonné : Le sanctuaire du Dieu Yaho dans la cité de Iéb, qu'on l'enlève de là ! Et ensuite, ce Widrang détestable a écrit... : Ce sanctuaire de la cité de Iéb, qu'on le détruise !... Ils l'ont détruit jusqu'au sol, ils ont brisé des colonnes de pierre... les cinq portes en pierre de taille, ils les ont détruites... et la toiture de bois de cèdre tout entière avec le reste de la décoration et les autres choses qu'il y avait là, ils ont brûlé dans le feu et les coupes d'or et d'argent et tout ce qu'il y avait dedans le sanctuaire, ils l'ont pris et se le sont appropriés... Lorsque Cambyse est arrivé en Egypte, il l'a trouvé, ce sanctuaire bâti, et ils ont renversé tous les sanctuaires des dieux d'Egypte, mais*

¹³ Publiée en entier par Frank Michaéli dans **Textes de la Bible et de l'Ancien Orient**. Cahiers d'archéologie biblique N° 13. Delachaux et Niestlé 1961, p.85-89.

personne n'a rien abîmé à ce sanctuaire... Or, depuis ce mois de Tammuz, nous avons revêtu des sacs et jeûné... Depuis lors et jusqu'au jour de l'an 17 du roi Darius, ni sacrifice sanglant, ni encens, ni holocauste n'ont été offerts dans ce sanctuaire. Maintenant, tes serviteurs Yedônia et tous les juifs de la cité de Iéb nous disons : S'il paraît bon à notre seigneur, qu'il soit résolu au sujet de ce sanctuaire de le rebâtir, puisqu'on ne nous a pas laissé le rebâtir... Il y aura une redevance en ta faveur auprès de Yabo, le Dieu du ciel... Nous avons mandé toutes ces choses dans une lettre... à Shélémiab, fils de Sanballat, gouverneur de Samarie...

Une réponse est venue :

Ce que m'ont dit Bagohi et Delaiab : Tu auras à dire en Egypte, par devant Archam au sujet de la maison du dieu du ciel qui a été bâtie dans la cité de Iéb auparavant, avant Cambyse, que ce détestable Widrang a détruite en l'an 14 du roi Darius : Qu'elle soit rebâtie à sa place comme il était auparavant et qu'on offre des sacrifices non sanglants et de l'encens sur cet autel, comme auparavant il était pratiqué.

Toute cette correspondance en araméen témoigne de l'étendue de la pratique de cette langue. L'empire perse l'utilisait partout et les peuples l'ont adopté. Le règne de l'araméen s'est effondré en même temps que l'empire perse sous les coups d'Alexandre le Grand.

Le **Nouveau Testament** a été traduit en syriaque dès la fin du I^{er} s. début du II^e s. On appelle cette traduction la Peshitta ce qui signifie la *Simple* pour l'édification des fidèles qui ne parlaient pas le grec. Les manuscrits de la Peshitta qui sont parvenus jusqu'à nous datent du V^e s. environ. C'est dire leur importance pour la connaissance du texte du Nouveau Testament, car ces traductions sont faites à partir de textes grecs plus anciens que ceux qui nous sont parvenus. Cette version en syriaque n'est pas complète ; il manque en particulier l'Apocalypse et les épîtres catholiques (Pierre, Jean, Jude). C'est un signe remarquable, d'une part de la haute antiquité de cette version syriaque et d'autre part, le signe que l'Apocalypse et ces épîtres catholiques soit, n'étaient pas encore connus, soit pas encore reconnus comme canoniques. Ces textes ont du reste été rajoutés dans certains manuscrits, signe de leur canonicité.

Il existe d'autres traductions du Nouveau Testament en syriaque et une littérature chrétienne considérable dans cette langue : histoire, exégèse, polémique, dogmatique, apologétique, spirituelle, sciences naturelles, etc. Les Syriens semblent avoir connu les évangiles sous la forme d'une « harmonie », c'est-à-dire d'une fusion des quatre évangiles en un seul récit ; on lui a donné le nom de « diatessarôn » qu'on pourrait traduire par « à travers les quatre ». Cette floraison de la langue araméenne en milieu chrétien syriaque a duré jusqu'à l'invasion **arabe** (langue elle aussi sémitique) musulmane. Le syriaque a été abandonné comme langue courante. Cependant, aujourd'hui encore, l'araméen est parlé dans quelques villages de Syrie (Aram) proches de Damas, notamment à Maaloula, très fréquenté par les touristes. Mais que va-t-il en rester dans la région de Mossoul et du Kurdistan après les événements guerriers de la fin du XX^e début du XXI^e s.?

Remarquons que si Jésus parlait l'araméen comme tous ses contemporains en Judée, Samarie, Galilée, il pouvait lire l'hébreu sans problème (Lc 4 :16 ss, sa lecture du prophète Esaïe dans la synagogue de Nazareth) ; il savait aussi le grec pour s'entretenir avec Ponce Pilate sans interprète car, au premier siècle de notre ère, l'araméen avait été largement supplanté par le grec comme langue internationale et Pilate parlait le grec officiellement, même s'il comprenait l'araméen. Ce changement linguistique de l'araméen au grec dans le monde international est dû à un événement politique majeur: la victoire d'Alexandre le Grand contre Darius et les Perses en 333 av. JC, lors de la bataille d'Issos. En 10 ans, Alexandre fonda un énorme empire jusqu'aux confins de l'Afghanistan et de l'Indus. Sa conquête a servi de tremplin au développement de la civilisation, de la pensée et de la langue grecques. Cette langue s'imposa rapidement dans tout le Proche-Orient et devint, après la victoire de Rome sur ces régions, la langue qu'on adopta de Gibraltar et l'Angleterre jusqu'aux frontières du Sahara, de l'Arabie, y compris les territoires perses et mèdes. Le latin n'était, si l'on peut dire, que la langue administrative.

C'est pourquoi, non seulement les lettres de l'apôtre Paul, mais tout le Nouveau Testament ont été écrits en grec en vue du témoignage chrétien et de l'évangélisation du monde entier connu à l'époque. Même si les évangiles synoptiques (Mt, Mc, Lc) ont une écriture teintée d'hébraïsmes et de sémitismes, ils ont été effectivement écrits en grec. On peut dire que l'ensemble du NT a été écrit par des auteurs, dont la pensée était fondée sur la pensée hébraïque et araméenne.

Notons encore que l'AT contient quelques mots d'origine akkadienne (tehom : l'abîme marin de Gn 1 :2) ; égyptien, hindou, grec, perse; par exemple: satrape (Dn 3:2-3), gouverneur (Esd 2:63), darique (Esd 8:27), rescrit (Esd 4:17), coursier de l'administration (Est 8 :10,14), mots utilisés dans l'administration perse; paradis (Ne 2:8; Ct 4:13; Lc 23:43; 2 Co 12:4; Ap 2:7), souvent confondu avec le jardin d'Eden ; il désigne plutôt le jardin futur des bienheureux. Ces mots ne jouent pas un rôle important dans la Bible. Les mots techniques ont été conservés dans le langage perse et ont subsisté au milieu de la langue araméenne.

LA SEPTANTE (LXX)

Première traduction de l'Ancien Testament en grec

Un peu d'histoire générale

Le monde ancien a basculé en 333 av. JC, lorsqu'Alexandre le Grand, fils de Philippe II, roi de Macédoine, part à la conquête de l'Orient et bat Darius, roi des Perses à Issus¹⁴ en 333 av. JC. Ses armées s'enfoncent en Asie centrale au-delà de la Bactriane, jusqu'au bord de l'Indus, et en Egypte jusqu'aux frontières de l'Ethiopie. Cet immense empire sera le lieu de l'expansion de la civilisation grecque, l'hellénisme, dont Alexandre est le chantre. De multiples villes sont bâties et portent son nom ; la plus connue est Alexandrie à l'embouchure du Nil.

La quasi-totalité des peuples acceptent avec enthousiasme ce nouveau maître qui les délivre de l'oppression perse. L'hellénisme va fleurir un peu partout, le grec devient la langue internationale et celle du beau parler. Les langues locales restent sans doute bien présentes, mais sont réduites à leur territoire, notamment en Judée. Les juifs de la Diaspora, déjà répandus un peu partout et particulièrement en Egypte, perdent leur langue ancestrale et se mettent aussi à parler le grec et à penser grec, car la langue est le support et le véhicule du monde grec qui éblouit chacun. La philosophie et la pensée religieuse grecques sont petit à petit assimilées. La religion grecque s'infiltré dans les religions des différentes nations, ce qui produit un syncrétisme religieux, donc une relativisation des doctrines des religions autochtones. Les juifs eux-mêmes ne sont pas épargnés par ces profonds courants ; ils sont confrontés à un mode de pensée totalement différent de celui issu du monde sémitique, hébraïque. Dans le pays même d'Israël, la vague hellénique se concrétise par le changement du nom des villes : Akko devient Ptolémaïs avant de devenir Saint Jean d'Acre et qui redevient Akko aujourd'hui ; Rabbat-Ammon se transforme en Philadelphie ; Beth-Shéan s'appellera Scythopolis... Des gens changent de nom en l'hellénisant ; par exemple *Saül* (שאול) nom typiquement hébreu ; nom du premier roi d'Israël) et transformé en *Paul* (Παυλος) (Ac 13 :9). De l'Espagne au centre de l'Asie, la langue grecque domine. On peut remarquer que l'apôtre Paul, voulant écrire aux Romains, le fait en grec et non en latin !

Cette victoire fulgurante d'Alexandre sur Darius est relatée sous forme de vision symbolique dans le livre de Daniel : Il s'agit de la rencontre foudroyante d'un bouc (= Alexandre) et d'un bélier (= Darius) : *Un bouc vint de l'Occident, parcourut toute la terre sans même toucher la terre... il vint jusqu'au bélier... il frappa le bélier... il le jeta par terre et le piétina...* Cependant, Alexandre (*le bouc*) mourut en 323

¹⁴ Issus était une ville située au nord d'Antioche de Syrie et à l'est de Tarse, au fond du golfe de Cilicie.

et quatre de ses généraux se partagèrent son empire (Dn 8 :3-8). Daniel reçoit l'explication de sa vision de la bouche de l'ange Gabriel (Dn 8 :20-22). La région de la Judée fut d'abord soumise au général Ptolémée¹⁵. Celui-ci laissa aux juifs le droit de vivre librement leur foi religieuse et de s'organiser théocratiquement, selon leur coutume. Les pharisiens purent donc conserver leur rigorisme, alors que les juifs de la Diaspora s'hellénisaient. Ce fut tout à la fin du IV^e s. et le III^e s. av. JC.

Les circonstances de la naissance de la Septante

C'est dans ce contexte que naît la SEPTANTE (abréviation : LXX), traduction juive de l'AT en langue grecque, datant du III^e s. av. JC. Nous connaissons mal son origine; elle doit avoir vu le jour en Egypte, au temps de Ptolémée II Philadelphe (285-247), pour les juifs qui parlaient le grec, qui ne savaient plus l'hébreu et qui souhaitaient cependant avoir accès à la Ste Ecriture. Cette traduction ne s'est pas faite d'un coup. Il y eut tout d'abord le Pentateuque, appelé par les juifs *Thora*, qu'on peut traduire par *Loi*. Il fallait, pour les juifs pieux, savoir se comporter exactement pour être fidèle à Dieu. Petit à petit, l'ensemble de l'AT fut traduit par des traducteurs différents, ce que l'on discerne par la variété du vocabulaire choisi et par la fidélité ou la liberté prise à l'égard du texte hébreu. Le Siracide (l'un des livres dit deutérocanonique et que l'on trouve dans la TOB intégrale entre l'AT et le NT) avoue la difficulté de traduire l'hébreu dans une autre langue (Si Prologue 1 :15-28). Selon lui, l'ensemble de l'AT devait être traduit à la fin du II^e s. av. JC. Le texte de la LXX a toute une histoire qui va au moins jusqu'au IV^e s. de notre ère.

La légende raconte que le Pharaon, Ptolémée II (285-247), voulait le grand livre religieux des juifs dans sa bibliothèque. Il fit donc venir 72 scribes choisis par le grand prêtre de Jérusalem à raison de 6 par tribu. Il les logea chacun dans une chambre et les fit travailler séparément; au bout de 72 jours, le travail étant terminé, on compara les traductions qui se révélèrent absolument identiques! d'où le nom de SEPTANTE donné à cette traduction.

La LXX est donc une œuvre juive. Elle a été très prisée et reconnue par les communautés juives d'Alexandrie. Elle a permis le développement de ces communautés, et toute la Diaspora, qui ne pouvait plus lire l'hébreu, en a bénéficié. Les intellectuels non-juifs l'ont aussi étudiée. La traduction de la Bible d'alors (donc de l'AT hébreu) a été une première étape de cette évolution de la pensée juive vers la culture hellénique, donc païenne. Elle fut aussi un élément très important de la propagande juive dans le monde païen. Philon d'Alexandrie, philosophe juif fort instruit, a été l'avocat, le missionnaire du judaïsme à l'époque de Jésus¹⁶.

¹⁵ Il est le fils de Lagos, d'où le nom de sa dynastie : les lagides, qui furent les Pharaons de cette époque.

¹⁶ Philon, né à Alexandrie vers 30 av. JC, mort vers 54 ap. JC. Aristocrate et noble, homme politique, il fut ethnarque dans sa communauté, c'est-à-dire administrateur et juge de toute la région. Il a énormément écrit pour prouver la valeur et la haute antiquité des trésors religieux juifs. Sa compréhension du texte biblique est hautement allégorique. C'est lui qui est l'auteur de la légende concernant l'origine de la traduction de la LXX.

Les problèmes posés par cette traduction

La traduction de l'hébreu en grec du texte biblique provoque inmanquablement une compréhension différente du texte, car les mots hébreux n'ont pas la même signification que leur traduction en grec. Par exemple, le mot *Parole* (דְבַר), qui peut aussi dire *événement*, prend son importance à cause de la personne qui la prononce et qui l'accomplit. La Parole s'incarne dans l'événement qu'elle produit. *Dieu parle et la chose arrive* (Ps 33 :9). En traduisant le mot en grec (λογος), une tout autre compréhension surgit. Le logos est un concept philosophique et métaphysique, ce que l'AT ignore totalement. Le mot *âme* (נֶפֶשׁ) désigne un être vivant (animal ou homme) ; quand l'être vivant expire, il est mort, il est une âme morte. L'âme biblique est une expression de l'être vivant. Sa traduction en grec (ψυχη) ouvre sur un monde tout autre : l'âme est considérée comme immortelle, comme une parcelle divine venant loger dans un corps, dont elle est libérée par la mort de cette enveloppe corporelle sans valeur, d'où le scandale philosophique de proclamer que *la Parole est devenue chair* (Jn 1 :14). On entre dans une pensée dualiste¹⁷ et méprisante pour le corps, la matière, aux antipodes de la pensée hébraïque. On peut vraiment dire que les mots changent de sens en passant de l'hébreu au grec. La doctrine biblique en subit nécessairement les conséquences. Les lecteurs de la LXX qui ne connaissent pas l'hébreu l'interprètent donc avec les présupposés qui sont les leurs, ce qui pose un problème sérieux pour la compréhension de ce qu'ont voulu dire *Moïse, les Prophètes et les Psaumes* pour reprendre l'expression consacrée désignant l'AT (Lc 24 :44). Le proverbe l'affirme : « Traduire, c'est trahir ».

La LXX diffère du texte biblique hébreu sur plusieurs points, notamment :

- ✓ on donne de nouveaux noms à certains livres
- ✓ on les classe différemment en quatre groupes
- ✓ on ajoute de nouveaux livres écrits, non en hébreu, mais en grec
- ✓ la traduction n'est pas toujours fidèle au texte hébreu original

- 1 Dans un esprit intellectuel et rationnel, on donne des noms aux livres en fonction de leur contenu, alors que, dans la Bible hébraïque, le premier mot du texte suffit à le désigner ; le premier livre biblique se nomme : *Au commencement* (בְּרֵאשִׁית), le second : *les noms* (שְׁמוֹנֵי), le troisième : *et il appela* (וַיִּקְרָא), le quatrième : *dans le désert* (בְּמִדְבָּר) et le cinquième : *paroles* (דְבָרִים). Elle procédait donc comme nous faisons aujourd'hui pour nos cantiques que nous appelons par leurs premiers mots ; par exemple : *A Toi la gloire, Voici Noël, C'est un rempart*. Ainsi les livres de la *Loi de Moïse*, la *Thora*, vont recevoir les noms suivants en fonction de leur contenu logique: *Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome* et formeront le groupe appelé *Pentateuque* (= 5 livres). Ceux-ci formaient, selon l'esprit grec des traducteurs, l'histoire des origines du monde jusqu'à la mort de Moïse.

¹⁷ Le dualisme était déjà présent dans les religions orientales, en Perse notamment. L'hellénisation a pénétré toute la pensée occidentale et toute l'Eglise chrétienne. Calvin, lui aussi, considère l'âme immortelle. Le monisme, par contre, est caractéristique de la pensée israélite, encore bien présente dans le NT, où se trouve pourtant déjà les marques du dualisme âme/corps. La lecture de l'AT et de la Bible entière nous oblige à un changement de mentalité.

2 L'ordre des livres bibliques est différent. Il est lui aussi fondé sur une pensée rationaliste typiquement grecque. Les auteurs de la LXX ont souhaité présenter ces livres dans un ordre chronologique. Ainsi, puisque le livre de Ruth commence par *Au temps des Juges...* (Rt 1 :1), ce livre fut placé après le livre des Juges. Parce que Jérémie gémit souvent et qu'il invite ses auditeurs à se lamenter, la LXX lui attribue le livre des Lamentations en précisant encore *de Jérémie*, ce qui est faux (2 Ch 35 :25 parle de tout autre chose que du contenu du livre des Lamentations). La LXX estime que l'Ecclésiaste est un livre de sagesse, à mettre donc avec les Proverbes. Quant aux livres des Chroniques, leur place est après les livres des Rois et ils seront suivis des livres d'Esdras, de Néhémie et d'Esther. Comme le Cantique des cantiques est un magnifique poème, il aura sa place dans un nouveau groupe de livres forgé par la LXX : les *livres poétiques*, groupe qui suivra le groupe appelé *livres historiques* et précédera le groupe des *livres prophétiques* dans lequel on placera le livre de Daniel. A partir de là, on aura donc quatre groupes de livres :

- le **Pentateuque** (histoire de la création du monde à la mort de Moïse)
- les **Livres historiques** (histoire de Josué à l'Exil)
- les **Livres poétiques** (qui ignore la poésie importante des prophéties)
- les **Livres prophétiques**

L'ordre des livres est donc complètement bouleversé. Cette refonte a la malheureuse tendance à historiciser ces livres. On ne tient aucun compte de leurs origines, ni de leur destination dans le culte juif. C'est l'ordre des livres qui a été repris dans nos Bibles traditionnelles.

3 Le nombre de livres a fortement augmenté. Ces ajouts sont des textes grecs, ou traduits en grec, mais dont les originaux hébreux ont disparu, des textes récents, trop récents pour être pris en compte par les docteurs juifs de Palestine :

- ✓ Certains de ces livres ont une grande valeur historique, notamment 1 et 2 *Maccabées*. Ces deux livres doivent être contemporains ou un peu plus récents que le livre de Daniel. Ils racontent l'oppression exercée par Antiochus IV Epiphane sur Jérusalem. Ce roi voulait forcer les juifs à abandonner le culte de l'Éternel ; il sacrifia des porcs dans le Temple où il installa une statue de Zeus. La révolte et la victoire de la famille des Maccabées y sont racontées. L'esprit de résistance qui émane de ces livres a fortifié les huguenots persécutés après la Révocation de l'Édit de Nantes.
- ✓ Le livre de *Judith*, qui est un roman patriotique, va dans le même sens.
- ✓ Le *Siracide* est un livre de piété et de catéchisme moral ; il a été fort médité, de même que le livre de *Tobit*.
- ✓ Le livre de la *Sagesse* n'est pas de Salomon qui vivait au X^e s. av. JC.

En tout, neuf livres sont venus s'intercaler entre les livres bibliques provenant du texte hébreu.

Bible juive – Bible chrétienne

Cette traduction a été une aubaine pour les chrétiens issus du paganisme¹⁸ répandus dans tout l'empire romain ; ils ont pu lire la LXX et l'ont considérée comme Sainte Ecriture ; la Mis-

¹⁸ Les chrétiens d'origine juive, majoritaires dans la primitive Eglise autour de Jérusalem, sont devenus rapidement minoritaires par la conversion des païens, ce qui a posé des problèmes difficiles, dont le NT

sion chrétienne l'a utilisée partout directement, puisque le grec était la langue internationale de l'époque. Les premières générations chrétiennes lisaient donc l'AT grâce à tout ce travail accompli par des juifs. Les auteurs du NT lisaient également l'AT dans cette traduction de la LXX. Voilà pourquoi il y a parfois des différences entre le texte hébreu que nous utilisons aujourd'hui comme référence et les textes vétérotestamentaires cités par le NT, par ex. Ps 8:6 et Hé 2:7 ; pour des raisons d'évolution religieuse, *l'homme à peine inférieur à Dieu* du Ps 8 est devenu *à peine inférieur aux anges* dans l'épître aux Hébreux, via la LXX qui avait déjà effectué cette modification dans le Psaume. La LXX nous permet souvent de comprendre le texte hébreu dans ses parties fautes, fautes dues aux copistes qui ne connaissaient souvent pas l'hébreu, ou bien de comprendre différemment les textes hébreux divergents selon les copies.

La LXX fut donc la Bible de l'Eglise naissante. Mais cette appropriation provoqua son abandon par les juifs pour plusieurs raisons :

- Dans les disputes théologiques entre chrétiens et juifs, ceux-là se fondaient sur la LXX (avec toutes les inexactitudes que pouvaient contenir cette traduction) et ceux-ci se fondaient sur le texte hébreu, prétendant, avec raison du reste, que la traduction grecque était fautive, alors que les chrétiens la considéraient comme valable. En voici un exemple frappant : Dans Es 7 :14, nous lisons : *Voici, la jeune femme concevra et mettra au monde un fils...* Le mot hébreu pour désigner cette jeune personne est *עַלְמָה* qui veut dire *jeune femme* ; la LXX a traduit par *παρθενος* qui veut la jeune fille *vierge*. Cette traduction a permis aux chrétiens de défendre la naissance virginale de Jésus (Mt 1 :23), ce que les docteurs juifs ont évidemment contesté.
- Le canon et le texte de la Bible hébraïque n'ont été reconnus qu'au II^e s. ap. JC par les docteurs juifs ; ils ne s'accordent pas avec la LXX sur plusieurs points : premièrement, la LXX est une traduction ; de plus, plusieurs livres et fragments de livres connus uniquement en grec, et figurant dans la LXX, n'ont pas été acceptés par le rabbinat. Cette canonisation juive mit alors la LXX nettement de côté. Il est à remarquer qu'aujourd'hui et pour nous, le texte de l'AT reconnu canoniquement est le texte hébreu. La LXX permet parfois d'éclairer le texte hébreu.
- Au début du II^e s. de notre ère, un rabbin, Akiba, attachait une importance primordiale aux lettres des mots hébreux. Dès lors, toute traduction devenait caduque.

En parlant de ces livres ajoutés dans la LXX que nous qualifions d'apocryphes¹⁹, Luther disait : *Ce sont des livres bons à lire, mais sur lesquels on ne peut pas fonder la foi*. La Réforme de l'Eglise au XVI^e s. a donc eu une position intéressante. D'une part, les Réformateurs ont accepté de recevoir le cadeau précieux des fils d'Israël qui avaient retenu comme Sainte Ecriture ceux que nous avons hérités d'eux dans l'AT ; et d'autre part, ils n'ont pas rejeté les Apocryphes de la LXX qui avaient nourri la piété des fidèles, sans pour autant leur accorder une valeur canonique, puisqu'ils ne font pas autorité en matière de foi. Cependant, Olivétan et ses successeurs, traducteurs et rédacteurs des versions françaises aux XVI^e s. et suivants, ont laissé ces livres apocryphes à leur place tradi-

s'est fait l'écho (Ac 10 :1-11 :17 ; Ga 2). La persécution des judéo-chrétiens par les juifs ont également provoqué la disparition de cette communauté (Ac 8 :1-4 : 11 :19 ss). La disparition du Temple de Jérusalem détruit par les Romains en 70 ap. JC en est une raison supplémentaire.

¹⁹ *Apocryphe* veut *caché*, dont le sens est caché. Un livre apocryphe est opposé à un livre canonique ; il n'est pas reconnu comme règle de foi.

tionnelle au lieu d'en faire un groupe à part comme l'a fait, au XX^e s., la Traduction Œcuménique de la Bible (TOB).

Nos Bibles protestantes ont abandonné les Apocryphes au début du XIX^e s. sous l'influence du Réveil. Des Sociétés pour la diffusion de la Bible sont nées et celles-ci n'ont voulu répandre « que la Parole de Dieu », sans dépenser de l'argent pour d'autres textes, d'où cette disparition. Au moment de cette éviction, on aurait dû reprendre l'ordre des livres bibliques hébraïques, ce qui aurait redonné sa cohérence à la présentation de l'AT. Dans le cadre de la Contre-Réforme, le Concile de Trente a, au contraire, canonisé ces livres apocryphes introduits dans la LXX par le judaïsme alexandrin.

La LXX n'est pas unique

La LXX est loin d'avoir été la seule tentative de traduire la Bible juive en grec ; d'autres traductions apparurent :

- Théodotion (II^e s. av. JC) reprit le texte de la LXX et fit des corrections à partir du texte hébreu qu'il avait sous les yeux.
- Simmaque (II^e s. av. JC) entreprit une toute nouvelle traduction en grec élégant à partir du texte hébreu.
- L'Eglise chrétienne s'est mise aussi à traduire l'hébreu de l'AT en grec, notamment à Alexandrie, avec Origène, dans un esprit scientifique. Il en résulta une œuvre considérable, les Hexaples : 6 colonnes de textes parallèles en hébreu et 5 traductions différentes en grec. Pour Origène, ce n'est pas la LXX qui importe, mais le texte fondamental à retrouver. Son travail devait servir la controverse avec les juifs. Son respect de la Bible par l'Eglise lui faisait dire : *Tu ne dois pas dépasser les frontières éternelles qui ont été posées par tes ancêtres.*
- A la fin du III^e s., le presbytre Lucien (mort martyr le 7 janvier 312 à Nicomédie) retravailla la LXX au niveau stylistique. Son but était de pouvoir lire facilement la Bible au culte, donc un but tout autre que celui d'Origène. Cette nouvelle traduction eut un grand succès. Dès l'an 400, elle fut utilisée d'Antioche à Constantinople et a supplanté les autres versions.
- Mais Pamphile (mort martyr en 309), fondateur d'une remarquable bibliothèque à Césarée (Palestine) était un fervent disciple d'Origène, si bien qu'il répandit le texte de la LXX mis au point par Origène en Palestine, où vivait aussi l'un de ses disciples, le fameux Eusèbe, auteur d'une grandiose histoire ecclésiastique.
- A son tour, le moine Jérôme remit la traduction de la LXX sur le métier et cette nouvelle version se propagea en Egypte vers 400.

Le texte utilisé aujourd'hui tient compte de tout ce travail des siècles passés, ce qui signifie concrètement :

- ✓ Les textes les plus anciens et qui sont cités par le NT ou par d'autres auteurs antérieurs ou contemporains du NT.
- ✓ Le « codex Vaticanus » (B) du IV^e s. et complété au XVI^e s., gardé au Vatican. Il contient tout l'AT et le NT.

- ✓ Le « codex Sinaiticus » (Alef), V^e s. rapporté par Tischendorf du monastère Ste Catherine du Sinai. Il appartient à la Bibliothèque d'Etat à Leningrad, puis fut vendu au British Museum à Londres²⁰. Il contient une bonne partie de la LXX, tout le NT et quelques apocryphes.
- ✓ Le « codex Alexandrinus » (A) du milieu du V^e s. est au British Museum à Londres.

Ces trois manuscrits sont les trois plus vieilles Bibles du monde.

Conclusion

Grâce à la LXX, nous avons, en traduction, l'état du texte de l'AT tel qu'il existait au III^e s. av. JC, voire au IV^e s. Cette filière, qui est venue jusqu'à nous indépendamment des copies du texte hébreu, démontre la solidité du texte original hébraïque parvenu jusqu'à nous au travers de tant de siècles de recopies.

La LXX nous permet d'apercevoir l'évolution de la pensée religieuse et de la spiritualité du judaïsme de l'an 300 av. JC, à travers les corrections volontaires des traducteurs grecs sur les textes hébreux.

La LXX semble avoir conservé une vocalisation des mots plus variée, notamment des noms de personnes et de lieux, qui était pratiquée lors de sa rédaction, par rapport à la vocalisation établie par les massorètes au Moyen-âge et qui semble appauvrie.

La lecture du NT dans sa langue originale, le grec du I^{er} s. ap. JC, atteste que les auteurs du NT étaient pétris de la langue de la LXX : vocabulaire, expressions diverses repris directement de la LXX et se retrouvant tout au long du NT. Cela est vrai notamment du livre des Actes où Luc veut habituer ses lecteurs à entrer dans l'univers de la Bible grecque, à la lire comme une Ecriture d'origine, à se l'approprier²¹. L'Eglise chrétienne naissante a donc eu la LXX comme Bible, à laquelle s'est ajouté petit à petit le corpus des lettres pauliniennes, les évangiles synoptiques puis le reste qui est devenu le NT.

²⁰ En réalité, Tischendorf, grand savant par ailleurs, a en fait volé le manuscrit au couvent de Ste Catherine en 1859. Il avait promis de le rendre, ce qu'il n'a pas fait. Le tsar Alexandre II l'a conservé à St Petersburg. En 1933, l'URSS, manquant d'argent, a mis ce manuscrit en vente et l'Angleterre l'a racheté pour 1'600'000 Fr or.

²¹ D. Marguerat **la première histoire du christianisme** 1999, Labor et Fides p.53.

LA LANGUE DU NOUVEAU TESTAMENT

Le NT est écrit en grec, le grec courant et populaire, le grec commun (κοινή).

On peut s'étonner de ce que le NT soit écrit en grec. Jésus parlait l'araméen comme tout le peuple juif de ce temps. Les 12 disciples n'utilisaient que l'araméen. Et même quand Jésus sortait des frontières, au-delà de la Galilée, vers le Nord, qu'il rencontra une femme syro-phénicienne (Mc 7 :26), quand il se dirigea du côté de Césarée de Philippi, vers les sources du Jourdain (Mt 16 :13), il était en territoire parlant l'araméen. Quand Saül de Tarse se décida à gagner Damas pour y arrêter les disciples du Christ (Ac 9 :1 ss), il savait qu'à Damas il parlerait l'araméen avec n'importe qui ; l'araméen était la langue de toute la région, Judée, Samarie, Galilée, Syrie, etc. On pense que l'évangile selon Matthieu a été écrit pour la communauté chrétienne d'Antioche de Syrie; là aussi on parlait l'araméen et cette langue s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui dans certains villages de Syrie. Alors, pourquoi ne pas avoir écrit, tout au moins une partie du NT, en araméen ? On comprend que les lettres de Paul envoyées dans la Diaspora (Philippiques, Thessaloniques, Corinthe, etc.) aient été rédigées en grec. On peut se poser la question pour la lettre à l'Eglise de Rome : pourquoi n'a-t-elle pas été écrite en latin ? Un grand écrivain de l'époque, Virgile, a écrit une œuvre magistrale, *l'Enéide*, en latin, sans déchoir en utilisant cette langue, pas plus que les historiens de renom comme Tite-Live ou Tacite ; d'autant plus que Paul lui-même était citoyen romain.

On ne lit pas le NT sans remarquer immédiatement l'influence de la langue hébraïque et araméenne dans tous les livres néotestamentaires.

- En parlant du sacrificateur Zacharie et de sa femme Elisabeth, Luc précise qu'*ils étaient avancés en âge* (Lc 1 :7). Cette mention rappelle au lecteur qu'il en était de même pour Abraham et Sara (Gn 18 :11), du roi David (1 R 1 :1), dans son cantique, Zacharie utilise la formule et le vocabulaire de l'AT : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël...* (Lc 1 :68 ; cf. 1 S 25 :32 ; 1 R 1 :47) ; *il a visité son peuple...* (Lc 1 :68 ; 7 :16) ; c'est plus qu'une visite ! c'est l'intervention libératrice et miraculeuse de Dieu en faveur de son peuple (Ex 3 :16 où le même mot est traduit par *intervenir* dans la TOB; cf. aussi Ps 65 :10).
- Autre sémitisme : Jésus met en scène une noce et ses invités qui sont littéralement *les fils de la noce* (Mc 2 :19) ; la traduction française ne permet pas de le remarquer, ce qui est en général le cas. Le fond de la pensée du texte respire la langue parlée du pays.
- On rencontre volontiers, entre deux récits, une liaison *après ces événements* (μετα δε ταυτα) (Jn 19 :38) ou plus simplement *après cela*, ce qui est un hébraïsme typique (littéralement : *après ces paroles*, car une *parole* produit un effet, un événement, surtout quand il s'agit d'une Parole de Dieu) (Gn 15 :1).
- Au tombeau vide, Marie de Magdala (Magdala est une petite localité au bord du lac de Galilée) se trouve interpellée par Jésus qui lui dit : *Mariam*, et celle-ci, le reconnaissant immédiatement, s'écrie : *Rabbouni* ! Ces deux mots sont des mots araméens conservés dans le texte grec qui est obligé de préciser que la parole de Mariam vient de l'hébreu et d'en donner la traduction : *ce qui signifie Maître* (Jn 20 :16).

- Dans Ac 5 :17 ss, il est raconté l'arrestation de quelques apôtres et leur délivrance miraculeuse par *l'ange du Seigneur* (v 19 ; cf. aussi Ac 8 :26) ; cette expression est tirée directement de l'hébreu, c'est *l'ange de l'Éternel* (Jg 6 :11 ; 1 Ch 21 :12, 15,18, etc.) ; le Sanhédrin veut leur interdire d'enseigner *le nom* de Jésus (v 28,40,41) ; pour l'AT, le nom, c'est la personne (Ex 20 :7 ; 1 R 8 :16) ; enseigner *le nom* de Jésus, c'est parler de la personne de Jésus. Les évangiles sont parsemés de mots hébreux et araméens qui montrent bien l'origine hébraïco-araméenne des récits.

Il a donc fallu que les auteurs du NT commencent par traduire en grec ce que leur mémoire avait enregistré en araméen. Les évangiles, les Actes de Apôtres, les lettres apostoliques ont des tournures de phrases, une manière de penser qui ne sont pas grecques, mais araméennes, hébraïques. Quelle était la langue maternelle de tous ces écrivains qu'on lit aujourd'hui dans le NT ? Le grec de l'évangile selon Marc et sa forme littéraire ne plaident pas en faveur d'un écrivain élevé et éduqué dans la pensée et la langue grecques ! Luc, par contre, a une langue beaucoup plus élégante et le plan de son œuvre est particulièrement travaillé.

J'aimerais faire quelques remarques à ce sujet, en vue de comprendre et d'apprécier à sa juste valeur la langue du NT et les raisons de son utilisation.

- 1. Les écrivains du NT sont peu connus** à part Paul, auteur incontesté de plusieurs épîtres et Jean le presbytre, auteur de l'Apocalypse (Ap 1 :9). On peut dire qu'on connaît bien le premier et le dernier écrivain du NT, Paul et Jean. Les autres écrivains sont plus difficiles à nommer. N'oublions pas que les titres donnés aux évangiles comportent un petit mot trop vite oublié : *selon* (κατα) ; évangile **selon** Matthieu, **selon** Marc, etc. et non pas évangile **de** Matthieu, **de** Marc, etc. il n'y a aucun doute que l'auteur du troisième évangile est le même que celui des Actes des Apôtres ; la dédicace à *Théophile* en est le signe visible (Lc 1 :1-4 ; Ac 1 :1) ; l'agencement et le style le prouve également.
- 2. L'apôtre Paul** serait bien étonné, peut-être même scandalisé, s'il savait que ses lettres ont pris place dans un livre à la suite de la Loi, des Prophètes et des Écrits reconnus comme sainte Écriture, et qu'elles ont été considérées comme faisant autorité en matière de foi ; car ses lettres étaient des écrits de circonstance ; le billet à Philémon est une lettre de recommandation en faveur d'Onésime ; la grande lettre au Romains a été envoyée pour préparer sa venue à Rome, dans des circonstances tout autres que ce qui s'est finalement passé ; ses lettres aux Corinthiens sont dues aux événements scandaleux qui secouaient l'Église de Corinthe et pour répondre à des questions précises des Corinthiens. Cette littérature n'était pas destinée, ni à perdurer, ni à devenir canonique.
- 3. Le climat spirituel** du ministère de Jésus et des toutes premières années de l'Église naissante a été marqué par la certitude que le règne de Dieu allait s'établir incessamment. Jésus prêche, à la suite de Jean-Baptiste : *Le temps est accompli, le règne de Dieu est proche, repentez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle* (Mc 1 :15) ; l'épître aux Hébreux précise que nous sommes dans la période finale, *dans ces temps qui sont les derniers* (He 1 :2) ; Paul annonce que *la nuit est avancée, le jour approche* (Rm 13 :12), que le Christ va revenir, au point que l'expression « *le Seigneur vient* » fait partie des acclamations pleines de joie et d'espérance des premières communautés qui vivent le culte en araméen en disant : *Maranatha* (1 Co 16 :22), repris dans la prière qui termine le NT (Ap 22 :20).

4. **Il n'est pas nécessaire de prévoir le long terme** dans ces conditions. Le retour du Christ va mettre fin à la vie actuelle de ce monde. Ainsi, Paul ne prend pas la peine d'organiser les Eglises qu'il fonde ; les Douze apôtres ou les Sept diacres n'estiment pas nécessaire de mettre par écrit ce qu'ils ont vécu.
- Mais en réalité**, le temps passe et le retour du Christ est moins proche que ce que l'on avait pensé. Du reste, dans le récit de l'Ascension, Jésus ne répond pas à la question de ses disciples « *Est-ce maintenant le temps où tu vas rétablir le Royaume pour Israël ?* » Au contraire, il leur dit : « *Vous n'avez pas à connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité* » (Ac 1 :6-7).
5. **Le temps passant**, la mort toute naturelle faisant son œuvre, la génération des contemporains de Jésus disparaissait petit à petit ; d'où un sursaut de la part de chrétiens soucieux que le message évangélique ne s'émousse pas et ne se perde pas. Ainsi l'auteur du troisième évangile, qu'on appelle traditionnellement Luc, se met à écrire un très long récit en deux tomes. L'évangile selon Luc commence ainsi : *Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début, les témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la Parole, il m'a paru bon, à moi aussi, après m'être soigneusement informé, d'en écrire pour toi un récit ordonné, très honorable Théophile...*(Lc 1 :1-4). Par cette introduction, Luc nous donne de précieuses indications :
- Il n'est pas le premier à écrire quelque chose ; d'autres, *beaucoup* d'autres ont déjà composé *sur ces événements accomplis parmi nous*. Cela signifie qu'avant Luc, il y a eu d'autres évangiles qui ont été rédigés. Par l'étude des textes, on peut, sans se tromper, affirmer que l'évangile selon Marc existait déjà, que d'autres écrits perdus pour nous, avaient aussi vu le jour²². A ce moment, toutes les lettres de Paul étaient déjà connues et avaient circulé de communautés en communautés.
 - Ceux qui ont écrit avant Luc n'étaient pas des *témoins oculaires*. Les apôtres ont enseigné et ont *transmis la Bonne Nouvelle à leurs auditeurs* qui, à leur tour, sont devenus, comme dit Luc, *serviteurs de la Parole* et ont transmis le message à la génération suivante : *les événements survenus parmi nous*.
 - Luc s'est *scrupuleusement informé*, ce qui signifie qu'il a trié parmi toutes les informations qu'il avait à disposition ; il a fait des choix en fonction du but qu'il s'était fixé ; permettre au lecteur d'être confirmé dans sa foi en *constatant la solidité de la doctrine* chrétienne qui lui a été enseignée. Luc n'écrit pas pour un illustre inconnu nommé *Théophile* ; non, il écrit pour toi, lecteur actuel, et il t'appelle, non pas par le prénom que tu as reçu à ton baptême, mais par ce prénom magnifique **Théophile** ce qui veut dire **ami de Dieu**. Luc te considère, puisque tu lis ce qu'il a écrit, comme un ami de Dieu, un ami du Seigneur. Quel crédit et quel respect nous fait-il, à nous, lecteurs du XXI^e siècle ! Il nous considère dignes de porter un tel prénom, ce qui est tout un programme de vie, de foi, d'espérance, d'amour : Théo-phile.
6. Les écrits formant notre NT sont donc une **sauvegarde**, comme on fait une sauvegarde de ce que l'on vient d'écrire dans l'ordinateur, de ce qui s'est passé *la quinzième année du gouvernement de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de Judée, Hérode tétrarque de la Galilée, Philippe son frère, tétrarque de l'Iturie et de la Trachonite et Lysias tétrarque de l'Abilène* (Lc 3 :1), c'est-à-dire au temps de la venue de Jésus, *le Christ de Dieu* (Lc 9 :20), un *juste* (Lc 23 :47), mort et ressuscité (Ac 2 :36) et qui *chaque jour ajoute les sauvés à la communauté* (Ac 2 :47).

²² Mt et Lc ont en commun des fragments inconnus de Mc ; ce pourrait être un recueil de Paroles de Jésus.

7. L'ordre donné par Jésus à ses disciples est libellé ainsi : *Allez donc, faites de toutes les nations des disciples en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit et en leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé* (Mt 28 :19-20). *Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre* (Ac 1 :8). Le témoignage à rendre, selon l'ordre de Jésus, implique la mission, l'évangélisation de *toutes les nations*, non seulement à Jérusalem, en Judée et en Samarie, mais *jusqu'aux extrémités de la terre*. Il s'agit d'une mission universelle qui doit atteindre toute personne, quelle qu'elle soit et où qu'elle soit. Comment témoigner, sinon en parlant une langue compréhensible ? Or, la langue universelle au I^{er} siècle de l'ère nouvelle, c'est le grec, le grec parlé dans tout l'empire romain qui s'étend du désert d'Arabie à Gibraltar, de la frontière du Sahara au Danube et à l'embouchure du Rhin. Par delà les dialectes nationaux ou régionaux, le grec est la langue qui permet de communiquer du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Le *monde* et ses *extrémités* c'est ce vaste empire romain et ses frontières, au-delà desquelles le monde s'arrête (qu'y aurait-il au-delà des déserts d'Arabie et du Sahara, au-delà de l'océan occidental ou de la mer du Nord ?)

La dimension universelle de l'Évangile est la raison pour laquelle le NT a été d'emblée écrit en grec. S'il l'avait été en araméen (pour autant qu'il eût été écrit), langue des premières communautés chrétiennes, le NT aurait été le support d'un groupe ou d'un parti juif, à côté des pharisiens, des sadducéens, des esséniens. Il serait resté confiné à Jérusalem, en Judée, en Galilée et en Samarie. Son contenu aurait été absolument inaccessible à ceux de l'extérieur, aux non-araméïsants ; il serait resté finalement étranger aux non-juifs.

L'ordre du Christ a obligé les auteurs du NT à écrire dans une langue qu'ils connaissaient bien sans doute, mais qui n'était pas leur langue maternelle. Tous ont eu le souci de se faire entendre et comprendre par-delà toutes les frontières territoriales, ethniques, culturelles, linguistiques.

Immédiatement, l'Église naissante a été un reflet de l'obéissance à l'ordre du Seigneur. Les non-juifs ont été rapidement majoritaires dans l'Église. Le livre des Actes en décrit le début : Pierre, obligé d'évangéliser le centurion Corneille et sa famille, au grand scandale des chrétiens d'origine juive de Jérusalem ; mais, dit Pierre : *pouvais-je m'opposer à Dieu ?* qui, par le St Esprit, avait prévu toute la rencontre. *Voilà que Dieu a donné aussi aux nations païennes la conversion pour la Vie* (Ac 10 :1 – 11 :18). La mission de Paul le conduit au cœur même de ce monde païen, à Rome et Luc en raconte les péripéties, exaltantes, sans doute, mais douloureuses, ô combien (Ac 13-28). Très tôt, Paul avait compris qu'en Christ, il n'y a plus *ni juif, ni païen* (Ga 3 :28). La langue grecque a été le véhicule providentiel du message chrétien. Ce témoignage a traversé les siècles pour venir jusqu'à nous.

Depuis lors, la langue grecque a perdu son universalité, les extrémités du monde ont dépassé les frontières romaines, mais la mission reste la même : faire de tout être humain un *disciple*, selon la même méthode : *en baptisant et en enseignant ce que le Seigneur a lui-même prescrit* (Mt 28 :19). A partir de ce document inestimable écrit en langue grecque, notre NT, des chrétiens spécialistes des langues parlées sur notre planète, ont traduit et traduisent encore cette Bonne Nouvelle dans des milliers de langues. Lors de la nouvelle édition du NT en langue tsonga-shangana, imprimée au Transvaal en Afrique du sud en 1975, j'ai eu l'insigne privilège d'en porter le premier exemplaire à l'Église presbytérienne du Mozambique, à Maputo. L'une des dernières traductions du NT est celle en langage de signes pour les sourds (en 2010).

LES MOTS HEBREUX ET ARAMEENS

REPRIS DANS

LE NOUVEAU TESTAMENT

Les premiers chrétiens d'origine juive célébraient le culte du Seigneur en langue araméenne. De plus, ils se souvenaient des moments importants de leur vie de disciples accompagnant Jésus et ils ont tenu à conserver quelques mots hébreux et araméens prononcés par Jésus lui-même et qui les avaient frappés; enfin, leur enracinement sémitique a imprégné leur langue, leurs tournures de phrases souvent plus hébraïques que grecques, plus sémitiques qu'hellénistiques. Ajoutons que beaucoup de noms de personnes sont d'origine hébraïque et parfois le texte en donne la traduction grecque (Jn 1 :41-42). En lisant le NT, nous sommes donc toujours en relation linguistique, sémantique et syntaxique avec l'AT; le NT est pétri de l'AT, tant de l'hébreu que de l'araméen.

Voici une liste, non exhaustive, tout d'abord de noms de personnes par ordre alphabétique, puis une liste de mots hébreux ou araméens qui parsèment le texte grec du NT. Ils proviennent donc de la tradition ancestrale et démontrent qu'on ne peut pas lire le NT sans connaître l'AT.

Les nombres entre parenthèses indiquent combien de fois le mot apparaît dans le NT grec. Le mot est écrit en hébreu ou en araméen dans la mesure où il est connu de l'AT.

Baal (Βααλ) (1) (Rm 11:4) maître, propriétaire, mari, de l'hébreu (בַּאֵל)

Nom d'une divinité cananéenne de la fécondation, symbole du paganisme (1 R 18 :20-40).

Barabbas (Βαραββας) (11) fil du père.

Certains manuscrits indiquent qu'il s'appelait aussi Jésus. Jésus Barabbas, Jésus fils du père (avec ou sans majuscules?), ce qui dramatise la substitution des personnes (Mt 27:16-17 selon la TOB).

Barsabbas (Βαρσαββας) (2). L'un des candidats au remplacement de Judas dans le Collège des Douze. Son premier nom était Joseph surnommé Justus (nom latin) (Ac 1:23); autre personne: Juda Barsabbas (Ac 15:22).

Bar-Jésus (Βαριησους) (1) fil de Jésus (Ac 13:6), magicien. Ac 13:8 traduit son nom par Elymas (Ελυμας) (le mage), provenant peut-être de la racine מְלַח être caché.

Barnabas (Βαρναβας) (28) (Ac 4:36) fil de consolation

Surnom donné à Joseph, lévite, originaire de Chypre, devenu un apôtre important, quoique n'ayant pas fait partie du groupe des Douze. C'est lui qui a discerné la valeur de celui qui est devenu l'apôtre Paul.

Béelzéboul (Βεελζεβουλ) (7) de (בַּעַל זְבוּב) le Baal des mouches, dieu et maître d'Ekron, ville de Philistie (2 R 1:2), devenu le prince des démons dans le NT (Mt 10:25).

Béliar (Βελιαρ) (1) (2 Co 6:15) de (בְּלִיעַל) méchanceté, vaurien.

Puissance satanique des ténèbres s'opposant à la lumière du Seigneur (1 S 25 :25 ; Ps 18 :5).

Céphas (Κηφας) (9), de l'araméen (כֶּפֶה) rocher, pierre.

Surnom donné par Jésus à Simon (Σιμων): Pierre (Πετρος) qui est donc la traduction du mot araméen (Jn 1:42; 1Co 1:12). Simon était fil de Jonas (Βαριωνα de בְּרִיּוֹנָה = fils de colombe) (Mt 16:17), ce qui est plus exact que fil de Jean qui se dirait (בְּרִיּוֹחָנָן), mais dans Jn 1:42, le texte dit effectivement fil de Jean (Ιωαννου). Il semble que le prénom Pierre (Πετρος) n'ait pas été utilisé auparavant et qu'il est typiquement chrétien.

A deux reprises, le nom de cet apôtre est Syméon (Συμεων) (Ac 15 :14 ; 2 P 1 :1), homonyme du nom du vieillard qui reçut Jésus dans ses bras (Lc 2 :25,34).

Gamaliel (Γαμαλιηλ) (2) (Ac 5:34-40; 22:3) de גַּמְלִיאֵל

Présenté comme un homme d'apaisement et de conciliation; grâce à son intervention au Sanhédrin, dont il est membre, Pierre et Jean sont relâchés. L'apôtre Paul déclare qu'il a été son élève à Jérusalem. Il fut un rabbin de premier ordre, petit-fils du grand docteur Hillel, selon le Talmud.

Jacques = Jacob (Ιακωβος) (42). De יַעֲקֹב, le fils d'Isaac.

L'hébreu peut signifier Talon selon l'explication de Gn 25:26. L'un des Douze, fils de Zébédée (Mt 10:2; Ac 1:13). Un frère de Jésus portait le même nom (Mt 13:55; 27:56) et devint le chef de l'Eglise de Jérusalem (Ac 12:17; 21:18; Ga 1:19).

Jean (Ιωαννης) (135) l'Eternel fait grâce, de יְהוָה חַנּוּן (1 Ch 12:5).

Jean-Baptiste (Mc 1:4 ss); Jean frère de Jacques, pêcheur, l'un des premiers disciples de Jésus (Mt 4:21); le frère Jean, presbytre, l'un des responsables des Eglises d'Asie mineure, auteur du livre de l'Apocalypse (Ap 1:9 ss).

Jésus (Ιησους) (917) vient directement de l'hébreu (יְהוֹשֻׁעַ) qui signifie l'Eternel sauve, traduction reprise par l'ange s'adressant à Joseph: *Tu l'appelleras Jésus, car c'est lui qui sauvera le peuple...* (Mt 1:21).

Par ailleurs, Jésus était un nom courant à cette époque. C'est le même nom que Josué. La racine du mot hébreu (יָשַׁע) est la même que pour le mot Hosanna.

Judas (Ιουδας) (44) louange à Dieu, de (יהודה) Juda, le 4^e fils de Jacob (Ex 1:2; Mt 1:2); tribu autour de Jérusalem. David est originaire de cette tribu, donc Jésus l'est également (He 7:14).

Judas porte un second nom: Iscariote, d'origine hébraïque, mais dont la signification reste incertaine (homme de Cariote?). Les évangiles précisent toujours : *celui qui livra Jésus* (Mt 10:4).

Synonyme: **Jude**, Ιουδα frère de Jésus (Mt 13:55); disciple de Jésus (Lc 6:16); auteur de l'épître (Jude 1).

Mariam (Μαριαμ) (27) de l'hébreu (מַרְיָם), prophétesse et soeur de Moïse (Ex 15:20). Luc utilise volontiers ce vocable pour parler de la mère de Jésus (Lc 1:27,30, etc.; 2:5,16, etc.).

Marie de Magdala est aussi nommée Mariam (Mt 27:61; 28:1). C'est la forme utilisée par Jésus ressuscité pour s'adresser à Marie de Magdala (Jn 20:16,18), alors que dans le texte narratif, elle est nommée Μαρια (Jn 20:1,11).

Le nom **Marie** (27) a la même origine (Mt 1:16, 18, etc.).

Matthieu (Μαθθαιος) (5) (Mt 10:3) ou **Matthias** (Μαθθιας) (2) (Ac 1:23,26)

La racine du mot est incertaine: don de Dieu? ou homme viril?

Melchisedek (Μελχισεδεκ) (8) (He 5:6-10 ; 6 :20 - 7:17) roi de justice מְלִכִּי צְדָקָה

Mystérieux prêtre et roi de Salem (Jérusalem?) qui "communia" avec Abraham par le pain et le vin (Gn 14:18-20). Reprenant ce récit et le Ps 110:4, le NT en fait l'image prophétique et messianique, le prototype de JC en tant que Roi, Prêtre et Messie.

Messie (Μεσσίας) (2) translittération de מָשִׁיחַ part. pass. du verbe oindre.

C'est le titre donné à Jésus. Jn 1:41 et 4:25 l'utilisent en ajoutant: *ce qui veut dire Christ*; le NT a partout ailleurs traduit le mot en grec: **Christ** (Χριστος) (529). TOB utilise cette expression messie beaucoup plus souvent (à tort), au lieu de Christ qui est dans le texte original. La LXX n'a jamais utilisé le mot messie. L'onction était conférée au roi (1 S 16:12-13; 2S 5:3; 1 R 1:34) et au prêtre (Ex 40:13,15). Le premier messie a été le roi Saül (1 S 10:1). Ce terme est appliqué à Cyrus, roi des Perse (Es 45:1). Si Jésus est Christ / Messie, il est donc roi, prêtre et prophète.

Nathanaël (Ναθαναηλ) (6) (Jn 1:45 ss) don de Dieu נְתַנְאֵל (Nb 1:8).

Saul (Σαυλος) (15) devenu **Paul** (Παυλος) (158) (Ac 13:9).

C'est le même nom que celui du premier roi d'Israël (שָׁאֻל) (1 S 9-10). Paul est la forme grécisée.

Tabitha (Ταβιθα) (2) (Ac 9:36-40) Le livre des Actes traduit ce nom par Gazelle (Δορκας).

Thomas (Θωμας) (11) (Mt 10:3) de l'hébreu jumeau (תּוֹאֲמִים) (Gn 25:24), traduit en grec par Didyme (Διδυμος) (Jn 20:24).

Zacharie (Ζαχαριας) (Lc 1 :5-22,67) l'Éternel se souvient, de l'hébreu (זְכַרְיָה) (30) ou (זְכַרְיָהוּ) (15); roi d'Israël (2 R 14 :29) ; prophète, fils d'Iddo (Za 1 :1, 7, etc. ; cité dans Mt 23 :35) ; autres personnages (1 Ch 9 :21,37 ; Ne 8 :4 ; etc.).

Ce prénom est souvent cité dans l'AT (environ 45 fois). C'était le père de Jean-Baptiste

Zachée (Ζαχαριος) (Lc 19 :1-10) le pur, de l'hébreu (זָכַי) une personne rentrée d'exil (Ne 7 :14). Chef des péagers à Jéricho, converti lors de sa rencontre avec Jésus.

On pourrait sans difficulté allonger cette liste. Les généalogies de Jésus (Mt 1 et Lc 3) sont faites de noms hébreux. De plus, d'autres personnages de l'AT sont cités: **Balak**, roi de Moab et

Balaam (Ap 2:14) qui est fils de **Beor** ou **Bosor** (2 P 2:15); **Gédéon, Barak, Samson, Jephthé, David, Samuel** (He 11:32); **Esaïe** (Mc 1 :2), **Jérémie** (Mt 2:17), **Jonas** (Mt 12:39-40); **Abel** (Gn 4) et **Zacharie** fils de **Barachie** (plus exactement de Yoyada (2 Ch 24:20-22) que Jésus cite comme étant le premier et le dernier meurtres racontés dans l'AT canonique (Mt 23:35). Ajoutons encore les noms de lieux: **Bethléhem, Jérusalem** (Mt 2:1), et beaucoup d'autres.

Il faut cependant noter que les noms d'origine grecque sont aussi très présents. Il n'y a pas de discrimination, ni de la part de Jésus, ni de celle des apôtres quand ils choisissent de nouveaux collaborateurs: **Timothée** collaborateur de Paul (Ph 1:1) et **Sosthène** (1 Co 1:1), sans oublier **Silas** (Ac 15:22,40) (nom sémite) qui est le même personnage nommé **Silvain** (nom grec) (1Th 1:1; 2 Co 1:19). Parmi les Douze, il y a **Philippe**; parmi les Sept, tous ont un nom grec : **Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas** et **Nocolas** (Ac 6:5-6), sans oublier tous les amis de Paul mentionnés dans ses épîtres et ses salutations. On peut en conclure l'importance de l'hellénisation dans la primitive Eglise.

Plusieurs paroles prononcées par Jésus ont été conservées dans la langue hébraïque ou araméenne originale; d'autres mots de la liturgie juive ont été repris dans la liturgie de l'Eglise des premiers temps; enfin certains mots de l'AT ont été réutilisés par le langage apocalyptique du NT. La liste ci-dessous est établie par ordre alphabétique:

Abaddôn (Αβαδδων) (1) (Ap 9:11) אַבְדָּן qu'on traduit par perdition, royaume des morts, de אָבְדָּן perdre, se perdre, être anéanti; le mot **abaddôn** est la translittération du mot hébreu, d'où la traduction indiquée par l'auteur de l'Apocalypse : *ce qui veut dire en grec Apollyôn (Απολλυων) abîme, monde souterrain; c'est l'occident au sens propre: le royaume des morts, lieu de destruction* (Ps 88:12; Jb 26:6; Pr 15:11).

La traduction grecque απολλυων signifie: qui fait mourir, qui engloutit. Ruine et destruction, lieu de perdition, c'est la même idée que la géhenne. Parmi les manuscrits de la Mer Morte, un psaume d'action de grâce chante: *Tu as racheté mon âme de la Fosse et du Sheol-Abaddôn, tu m'as fait remonter en haut du monde...* (Dupont Sommer. Manuscrits de la Mer Morte 4. 1950. p. 89).

Abba (Αββα) (3), de אָבָא père (Mc 14:36).

Le terme est immédiatement traduit par souci des lecteurs non juifs: père. Marc seul rapporte ce souvenir. Rapidement, ce mot est entré dans la liturgie : *Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, lequel crie Abba ! (Père) ; ainsi, tu n'es plus esclave, mais fils...* (Rm 8:15; Ga 4:6).

Alléluia (αλληλουια) (4) (Ap 19:1,3,4,6) de הלל crier de joie, jubiler (Jg 16 :24). הַלְלוּ ה' louez l'Eternel (en abrégé) (Ps 116:19), tandis que Ps 117:1 a la forme complète (הַלְלוּ אֱתֵי הוָה); les Ps 113-118 sont appelés le grand Hallel, la grande Louange.

Ap 19:5 a la même expression, mais en grec: Αινειτε τω θεω ημων (louez notre Dieu).

Amen (αμην) (129) translittéré de l'hébreu אָמֵן être solide, (hiph) croire, avoir confiance, être fidèle, acquiescer. C'est un verbe très riche (Gn 15:6; Nb 5:22; Dt 27:15; Jr 28:6). Le mot est déjà utilisé :

- dans la liturgie de l'AT (Ps 41:14) dans le sens de c'est vrai, c'est sûr! (אָמֵן) On peut le traduire par je suis d'accord, c'est la vérité, donc je dis amen.

- par Jésus pour montrer le poids de ses paroles et souvent répété deux fois pour en augmenter l'importance : *En vérité, en vérité, je vous le dis...* (Jn 1:51; 5:19,24,25; 10:1). Paul aussi l'utilise dans le même but (Rm 1:25).
- pour terminer une doxologie (Ps 72 :19 ; 1 Ch 16 :36 ; Rm 9:5; 16:27; Ga 1:5; Ep 3:21).
- comme répons de l'assemblée à une prière prononcée par un officiant (1 Co 14:16; cf. Ps 106:48).
- pour introduire une demande, une prière (Ap 22:20).
- synonyme de oui exprimant l'adhésion à ce qui est dit, donc une confession de foi (1 R 1 :36 ; Ap 1:7; 5:14).
- pour désigner le Seigneur Jésus, Celui qui est La Vérité, l'Amen (Ap 3:14) et qui parle avec vérité (Mt 5:26).

Bethzatha (Βηθζαθα) (1) ou **Bethesda** (Βηθεσδα) (Jn 5:2) ; de בַּת maison-de et טַרְחַן miséricorde, tendresse.

Ce mot est peu sûr dans le texte. Nom d'une piscine de Jérusalem au nord du Temple.

Corban (κορβαν) (2) (Mc 7:11) de l'hébreu קָרְבָּן don fait à Dieu (Lv 2 :1 ; Nb 7 :3 ss) ;

Le mot ne se trouve que dans Lv, Nb et Ez ; puis, lieu où on dépose le don, le trésor du Temple (Mt 27:6).

Eli, Eli, lema sabaqthani (Ηλι Ηλι λεμα σαβαχθανι) (Mt 27:46); Ελοι Ελοι λεμα σαβαχτανι (Mc 15:34). Jésus vit sa passion au rythme des Psaumes. Il accomplit les prophéties, notamment le Ps 22:2 en prononçant ces mots אֱלִי אֱלִי לָמָּה עָזַבְתָּנִי *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?*

L'abandon de Dieu était incompréhensible pour les disciples qui ont retenu cette parole sortie de la bouche de Jésus agonisant; elle montre à quel point Jésus a été abaissé (Ph 2:8). Remarquons que souvent les auteurs du NT s'inspirent de la traduction grecque des LXX, mais pas ici; c'est l'hébreu qui prime, même si la translittération en grec ne concorde pas entre Mt et Mc qui, seuls, rapportent cette parole du Crucifié.

Ephphatha (εφφαθα) (1) de פָּתַח rendre large, (hiph) ouvrir (Mc 7:34).

Cette expression a fait partie de la liturgie baptismale.

Gabbatha (Γαββαθα) (1) (Jn 19:13) traduction araméenne de λιθοστρωτος qui signifie parvé en pierre ou en mosaïque, lieu du tribunal de Ponce Pilate. Le mot araméen peut suggérer un endroit surélevé ou situé à côté [du palais?]. Mot absent de l'AT, qui a cependant le mot גָּבַהּ qui signifie être haut. On ne peut pas parler de traduction d'un mot par l'autre.

Géhenne (Γεεννα) (12) de גַּי בְּרֵחַ הַחַיִּים le ravin (littéralement la terre ou le champ) du fils de Hinnom (Jr 7:32) ou simplement la vallée de Hinnom (Jos 15:8), translittérée en grec, puis dans notre langue. Ce vallon est situé au sud-ouest de Jérusalem et fut un lieu où l'on sacrifiait des enfants au dieu Molok (2 R 23:10; Jr 7:31-32). Lors de sa réforme, le roi Josias profana ce lieu et interdit ces pratiques.

Dans le NT, la géhenne est le lieu de perdition, de feu et de mort (Mt 5:22,29,30; etc.).

Gethsémané (Γεθσεμανι) (2) de גֵּת שֶׁמֶן יֵשׁוּב pressoir à huile.

Jardin (Jn 18:1) sur les pentes du Mont des Oliviers où Jésus fut arrêté (Mc 14:32-42).

Golgotha (Γολγοθα) (3) translittération de גִּלְגֹּלְתַי crâne (Mt 27:33; Mc 15:22; Jn 19:17).

Luc ne cite pas le nom hébreu, mais seulement sa traduction: le lieu du crâne (κρανιον) (Lc 23:33). Le nom de cette colline vient probablement de sa forme, d'où la traduction latine qui a donné en français le mot calvaire, calvitie.

Hakeldama (Ακελδαμα) (1) (Ac 1:19) de l'araméen הַכֵּל דְּמַיָּה (?) que le NT traduit par champ du sang, mais qui pourrait aussi dire champ du sommeil, donc cimetière.

Harmagedon (Αρμαγεδων) (1) de הַר montagne et מְגִידוֹ Meguido (Ap 16:16). Il s'agit d'un passage montagneux dans la chaîne du Carmel qui sépare le nord et le sud du Proche-Orient; ce fut un lieu de batailles (2 R 23:29 ss).

Le souvenir de ces combats est entré dans la mémoire apocalyptique juive comme annonciateur du Grand Combat final dont Ap 16 se fait l'écho.

Hosanna (ωσαννα) (6) de הוֹשַׁעְהִנָּה sauve donc! (Ps 118:25; 2 S 14:4).

Acclamation adressée à Jésus lors de son entrée à Jérusalem; mais cette acclamation a un accent de prière au sens de l'AT; on reconnaît donc en lui Celui qui sauve (Dieu), Celui qui est Roi, donc le Messie. Cependant, la foule n'acceptera pas le Messie que Jésus veut être; ils attendent, selon l'esprit du temps, un messie révolutionnaire; ils seront déçus et crieront bientôt: Crucifie-le!

Mamon (Μαμωνας) (4) de l'araméen ; n'est pas cité dans l'AT ; de la racine מָמַן avoir confiance (d'où vient aussi le mot amen) (Mt 6:24; Lc 16:9,11,13). Il désigne dans le judaïsme la richesse, le gain (souvent mal acquis), l'Argent avec toute son ambiguïté et quasi divinisé. Luc le qualifie de Trompeur.

C'est la fallacieuse sécurité opposée à la vraie confiance, à la vraie foi; d'où l'opposition radicale entre Dieu et Mamon.

Maranatha (μαρανα θα) (1) de l'araméen מַרִּי Seigneur et הִתְהַוֵּי venir. Les deux mots araméens sont très forts. C'est Le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois (Dn 2:47). Celui qui vient, c'est ce Fils d'homme sur les nuées du ciel (Dn 7:13).

L'apôtre Paul l'utilise dans un contexte de jugement: Attention, le Seigneur vient! (1 Co 16:22) (c'est un indicatif). La venue du Christ en gloire est ainsi affirmée; c'est une confession de foi, comme dans la liturgie de la Cène (1 Co 11:26).

L'Apocalypse a traduit sous forme de prière Viens, Seigneur Jésus (Ap 22:20).

Pâque (πασχα) (29) de l'hébreu פֶּסַח passer par-dessus (Ex 12:13).

La fête juive de la Pâque rappelle la libération de l'esclavage de l'Égypte, avec l'agneau immolé, rôti et mangé, *la ceinture aux reins, les sandales aux pieds, le bâton à la main* (Ex 12:11).

Jean-Baptiste a présenté Jésus comme *l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* (Jn 1:29).

Jésus a pris ce repas avec ses disciples, vraisemblablement la veille, et fut mis en croix le jour de la Pâque, mourant à l'heure du sacrifice de l'agneau au Temple.

La Pâque chrétienne fête la résurrection du Crucifié dans la joie: *A Toi la gloire, ô Ressuscité, A Toi la victoire pour l'éternité!* (Mt 26:19; Jn 13:1; Ac 12:4). Nous rappelons l'événement et nous nous en rendons contemporains dans la célébration de la Cène. Nous sommes invités à la même table que les 12 disciples, nous les disciples d'aujourd'hui.

Le repas, selon la Loi juive, avait lieu le 14 Nisan d'après le calendrier lunaire juif. Pour en tenir compte, nous fêtons Pâques le premier dimanche qui suit la première pleine lune après l'équinoxe de printemps.

Rabbi (Ραββι) (15) de רב grand et la terminaison רבון, maître (du monde) pour parler de Dieu dans le rituel juif, expression qui permet de ne pas prononcer son Nom.

Mon maître, Monseigneur, titre donné aux "rabbins" (רבני) dans le bas-judaïsme et qui ne se trouve pas dans l'AT.

Le mot ne se trouve que dans Mt, Mc et Jn et désigne toujours Jésus. 2 fois dans la bouche de Jésus (Mt 23:7,8); 13 fois dans la bouche de Judas (Mt 26:25,49), de Pierre (Mc 9:5; 11:21), de Nathanaël (Jn 1:49), de Nicodème (Jn 3:2), de la foule (Jn 6:25), de deux disciples (Jn 1:38 avec traduction: Maître).

Rabbouni (Ραββουνι) (2) (Mc 10:51; Jn 20:16), dérivé de rabbi. Jn 20:16 précise: elle *dit en hébreu* (mais il s'agit d'araméen) *Rabbouni*, puis, entre parenthèses, l'explication du mot *ce qui veut dire Maître* (Διδασκαλε). L'auteur du 4e évangile craint donc que ses lecteurs ne comprennent pas le mot rabbouni (première remarque); il semble que l'évangéliste (seconde remarque) rapporte une parole authentique qui l'a fortement frappé et qu'il la cite par conséquent dans la langue des protagonistes du récit (Jésus dit: *Mariam*). Le 4e évangile utilise souvent ce procédé de traduction (Jn 5:2; 19:13).

Raca (ρακα) (1) (Mt 5:22) de ריקה injure de condamnation selon le Talmud: fou, insensé, imbecile! Sens premier: vide, stupide (le mot n'apparaît pas dans l'AT).

Satan (Σατανας) (36) translittéré de השטן le Satan, serviteur de Dieu qui accuse les hommes devant lui (Jb 1:6 ss; Za 3:1).

Dans le NT, il devient l'ennemi de Dieu, le Tentateur (Mt 4:10), assimilé au Diable (Mt 4:1-11). Mais il peut s'incarner dans une personne, dans Judas (Jn 13:27); Pierre en est aussi l'exemple; Jésus lui dit, comme au Diable: *Arrière de moi, Satan!* (Mt 4:10; 16:23). Pierre: *suppôt de Satan!*

Talitha Qoum ce qui veut dire: fillette lève-toi (1) (ταλιθα κουμ) (Mc 5:41) de l'araméen non biblique תליתא jeune fille et קום se lever.

Le verbe lever est en rapport direct avec la résurrection qui est l'acte d'être relevé d'entre les morts. Il n'y a aucun doute que le texte laisse planer une ambiguïté voulue, d'un appel à la foi; la mort est un sommeil (1 Th 4:13) et l'ordre de Jésus: debout! est le rappel à la vie. On pourrait donc traduire: Fillette, ressuscite! Cette parole, conservée par Marc, a sans doute frappé les auditeurs, quand ils se sont remémoré cet événement après la résurrection de Jésus, qui, seule, donne tout son sens au récit. Ac 9:36-40 rapporte un événement similaire et Pierre dit: Tabitha, lève-toi! (Ταβιθα αναστητι); αναστασις est la résurrection (Mt 22:23; Jn 11:25).

CONCLUSION

UNE QUATRIEME LANGUE DE LA BIBLE ?

Trois langues ont été nécessaires pour écrire ce monument qu'est la Bible. Ces trois langues ont eu leur importance au cours des siècles, durant lesquels la Bible a pris forme peu à peu.

Aucune de ces langues n'est sacrée, ni divine. Ces langues ont appartenu à des peuples dont nous connaissons l'histoire. Que ce soit dans l'AT ou le NT, le texte comporte des fautes et des inexactitudes de langage, des erreurs historiques, des faiblesses de style. En un mot ces trois langues sont des langues humaines. Et pourtant, la Bible reste "le livre par lequel Dieu nous parle", comme on l'apprend au catéchisme²³.

Est-ce que nos langues humaines sont vraiment capables de transmettre la Parole de Dieu ? N'y aurait-il pas une langue divine ? La langue de Dieu qui serait parfaite, seule Vérité ?

Il est vrai qu'elle existe, cette langue de Dieu. La Bible en parle. Ce n'est ni l'hébreu, ni l'araméen, ni le grec. Cette langue a même été écrite et un homme qu'on connaît bien a vu le livre en question. C'est Ezéchiel qui en témoigne dans son livre. Voici ce qu'il raconte : *J'eus des visions divines. Le Seigneur l'Eternel me dit : Toi, fils d'homme, écoute ce que moi, je te dis... ouvre ta bouche et mange ce que moi, je vais te donner, à toi²⁴. Je vis et voici une main était envoyée vers moi en tenant un livre en forme de rouleau (מִגְּלוֹת־סֵפֶר). Elle le déroula devant moi. Il était écrit sur les deux faces... il me dit : Fils d'homme, mange ce rouleau... J'ouvris ma bouche et il me fit manger ce rouleau. Il me dit : Fils d'homme, nourris ton ventre, tes entrailles, remplis-les avec ce rouleau que moi je te donnerai à toi. Je le mangeai... il fut dans ma bouche, doux comme du miel. Alors, il me dit : Va vers la maison d'Israël et parle-leur avec mes Paroles (Ez 2 :8 – 3 :4).*

Ce rouleau, venu du ciel et présenté à Ezéchiel, contient les Paroles-mêmes du Seigneur l'Eternel, des paroles graves, *des plaintes, des gémissements et des cris de deuil* (Ez 2 :10). Un livre mystérieux, une langue mystérieuse. Ezéchiel n'est pas invité à le lire ; aurait-il pu, d'ailleurs ? Il est invité à le *manger*, à s'en *nourrir*, à s'en *remplir le ventre*, à le digérer. Ensuite, après que le livre n'existe plus, Ezéchiel reçoit cet ordre : *Va et parle-leur mes paroles.*

Il n'est pas demandé à Ezéchiel d'aller vers Israël pour leur lire le livre divin, ni de l'apprendre par cœur pour ensuite le réciter. Ce qui est écrit dans le rouleau est indicible. Les auditeurs ne comprendraient rien. Ezéchiel n'est pas un commissionnaire chargé de transmettre la lettre de Dieu à ses destinataires, comme le ferait un facteur. Le livre sacré, il a fallu le manger. La Parole de Dieu, il a fallu qu'Ezéchiel la digère et elle ne parvient à ses destinataires qu'à travers les

²³ C'est la première phrase qui ouvre le catéchisme, dont le premier chapitre est **la Bible (Catéchisme de l'Eglise nationale évangélique réformée du canton de Vaud.1945, p.11)** ; reprise telle quelle dans une nouvelle édition profondément remaniée en 1961 dans les **Résumés** p.191 ; idem dans la nouvelle édition de 1967. C'est dire son importance.

²⁴ On remarque un dialogue fortement accentué entre l'Eternel et Ezéchiel : **moi toi**.

mots tout humains d'Ezéchiël, dans la langue hébraïque déjà mâtinée d'araméen, qui est la sienne, dans le style qui est le sien. On peut dire, par cette vision, que la Parole de Dieu s'incarne dans son prophète qui devra inventer les mots qu'il faut pour délivrer, avec son vocabulaire humain, le message que le Seigneur l'Éternel lui a confié.

La vision du prophète Ezéchiël a largement inspiré le presbytre Jean, le visionnaire du NT, auteur de l'Apocalypse. Contrairement à Ezéchiël qui est partie prenante, Jean est spectateur. Lui aussi a vu un livre divin, comme Ezéchiël. *Je vis dans la [main] droite de Celui qui était assis sur le trône un livre (βιβλιον) écrit en dedans et au verso, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant proclamant à voix forte : Qui est digne d'ouvrir le Livre?... Mais personne dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre ne pouvait ouvrir le Livre, ni même le regarder... L'un des Anciens me dit... Voici, il a vaincu, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David ; il ouvrira le Livre... (Ap 5 :1-5).* Les harmoniques entre Ezéchiël et l'Apocalypse sont remarquables *je vis* dans l'un et l'autre, annonçant d'entrée de jeu qu'il s'agit d'une vision. *La droite* (le mot *main* est sous-entendu comme si souvent en hébreu), c'est la main de *Celui qui est assis sur le trône*, qui n'est pas désigné, par déférence, mais qui n'est autre que *Celui qui est chanté quelques lignes plus haut et qui est acclamé comme Celui qui est saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu tout-puissant* (Ap 4 :8 repris de la vision d'Esaië 6 :3), c'est *le Seigneur notre Dieu, digne de prendre la gloire, l'honneur et la puissance* (Ap 4 :11). Le possesseur de la *main*, invisible chez Ezéchiël, est majestueusement révélé à Jean le presbytre. Le *livre écrit recto verso* comme dans la vision ezéchiélienne. Le livre que voit Jean est *scellé de sept sceaux*, donc difficile à ouvrir. De plus ce livre ne peut être remis qu'entre des mains *dignes d'accomplir ce geste*. Or personne n'est jugé digne *ni dans le ciel* (= les anges dans le ciel), *ni sur la terre* (= l'humanité vivant sur terre), *ni sous la terre* (= chez les morts dormant sous terre)²⁵. Tous, sans exception, sont jugés indignes, non seulement d'ouvrir le livre, mais *même de le regarder*, de le considérer, de l'examiner. Ce livre, comme celui vu par Ezéchiël, est un livre divin, le livre de *Celui qui est assis sur le trône*, le livre du Dieu trois fois saint, de *Celui qui est, qui était et qui vient* (littéralement l'étant (ο ον) et le venant (ο ερχομενος). Ce biblion (βιβλιον) n'est pas à mettre dans toutes les mains ! Le livre de Dieu, tout aussi mystérieux chez Jean que dans Ezéchiël, écrit dans la langue de Dieu, ne peut être ni ouvert, ni lu, ni déchiffré par quelque créature que ce soit. Il ne peut être ouvert que par des mains divines, que par le Fils de Dieu, et cela, dans le cadre du culte rendu à ce Fils. Toute la vision se vit dans la grande liturgie céleste où le Fils, appelé le *vainqueur, le lion de Juda, le rejeton de David*, est acclamé par la cour céleste : *Tu es digne de recevoir le livre, car tu as été immolé...* (v 9). Il faut être *l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde* (Jn 1 :29) pour être digne de recevoir et d'ouvrir le livre.

Dans la suite de la vision, on voit le descellement progressif du livre, mais on n'en entend pas la lecture. Le contenu est et reste hors de notre portée. La langue de Dieu est inaccessible directement ; elle pénètre mystérieusement le prophète (Ezéchiël et tous les autres) qui ensuite parlera et qui dira avec audace, mais avec vérité : *Ainsi parle l'Éternel* (Ez 5 :5,7 ; Jr 2 :2 ; etc.).

Avant de mourir, le roi David donna à son fils Salomon toutes sortes d'instructions pour la construction du Temple de Jérusalem que lui-même n'a pas pu exécuter. Tous les plans et toute l'organisation du service du Temple lui sont transmis, mais David précise humblement qu'il n'a pas de lui-même conçu cette œuvre grandiose destinée à la louange de l'Éternel, il lui dit : *tout cela* (ces plans et cette organisation) *se trouve dans un écrit (בְּכֵתָב) de la main de l'Éternel qui m'a fait comprendre tous les ouvrages du plan* (1 Ch 28 :19). Il y a donc *un écrit de la main de l'Éternel*, dont la langue est inconnue et que David n'a pas pu lire. Le texte est très subtil : *l'Éternel m'a fait comprendre*, dit David. David a été l'élève, l'Éternel fut le Maître qui n'a pas ouvert son livre saint pour le mettre sous le nez de son disciple ; il a fait ce que tout pédagogue est sensé faire : expliquer, faire comprendre. L'écrit de la main de l'Éternel est resté entre les mains de Celui qui l'avait écrit.

²⁵ On retrouve cette expression sous la plume de l'apôtre Paul ; elle devait déjà être entrée dans la liturgie de l'Église naissante (Ph 2 :10).

Aux yeux du judaïsme, la Loi est d'une importance primordiale. Les Dix Commandements en sont l'expression lapidaire et la tradition ne manque pas de le souligner en proclamant que ces Dix Paroles viennent de l'Éternel qui vient de se manifester d'une manière grandiose (Ex 19 :1 - 20 :21). Plusieurs passages veulent exprimer la sainteté de cette Loi en ponctuant le texte par des phrases comme celle-ci : *Je te donne... la loi et le commandement que j'ai écrit pour les enseigner* (Ex 24 :12). *L'Éternel donna [à Moïse] les deux tables de la charte, des tablettes de pierre écrites par le doigt de Dieu* (כְּתָבִים בְּאֶצְבַּע אֱלֹהִים)²⁶. Un même texte est repris dans Ex 32 :15-16 : *Les tablettes étaient l'œuvre de Dieu et l'écriture (הַמְּכֻתָב) était l'écriture de Dieu*. Mais à la vue du veau d'or, Moïse jeta les tablettes et les fracassa (Ex 32 :18-19) ; puis l'Éternel décide de les regraver (Ex 34 :1), quoique, selon Ex 34 :27-28, c'est Moïse qui écrit les paroles de l'alliance, les Dix Paroles sur les tablettes.

Je voudrais faire une remarque à propos de ces textes où interviennent *la main* ou *le doigt* de Dieu, *l'écriture-même* de Dieu :

- La première concerne l'historicité du Pentateuque. J'ai enseigné en son temps que, grosso modo, on était dans la préhistoire avec la Genèse, et qu'on entrait dans l'histoire avec la sortie d'Égypte (Exode), le temps historique étant caractérisé par l'écriture. Depuis lors, les savants historiens scrutant l'AT, mettent en doute le caractère historique des récits de l'Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome. Je trouve leur démarche et leur réflexion fort intéressantes. Je dirai simplement que l'historicité ou la non historicité du Pentateuque ne nous empêche nullement de lire ces textes théologiquement. Ils ont été écrits pour fortifier notre foi, non pour nous présenter un documentaire historique. C'est pourquoi j'utilise dans ce sens la manière de s'exprimer des textes.
- La deuxième remarque concerne la langue. Il ne s'agit pas d'une autre langue, mais de celle du peuple au Sinaï et qui tombe dans l'idolâtrie. L'auteur biblique n'imagine pas un écrit mystérieux comme pour Ezéchiel ou Jean. Les Dix Paroles, résumé de toute la Loi, doivent être compréhensibles, expliquées et vécues. La situation est donc complètement différente.

La lecture, la méditation, la relecture, la réécriture par les générations suivantes, le travail des copistes, tous très scrupuleux, tout cela a donné le texte que nous avons sous les yeux. Tous les intervenants ont, chacun à leur manière, reconnu la *main* du Seigneur à travers tous les récits racontés et à travers toutes les paroles prononcées et mises par écrit. Nous-mêmes, nous confessons que par delà versets et chapitres, nous sommes dans la même situation que David ; nous reconnaissons que Dieu *nous fait comprendre ses œuvres et ses plans*. Quoi de plus normal, alors, que de mettre dans la bouche de l'Éternel les mots que l'auteur biblique couche sur le papier ; de mettre la plume, le stylet, le burin entre les mains de Dieu ! En rédigeant le texte ou en modifiant le texte qu'il a sous les yeux, l'auteur ou le modificateur ne veut pas du tout nous faire croire que l'Éternel est l'auteur matériel des Tables de la Loi. Le Seigneur n'a pas pris la place de Moïse en lui disant : « passe-moi ton stylet, c'est moi qui écris » (comme l'apôtre Paul l'a fait dans certaines lettres qu'il dictait, à part les deux mots de *sa propre main* (Phm 19). L'auteur biblique est persuadé que ce qu'il écrit, ou ce qu'il rajoute, ou ce qu'il modifie ne peut que magnifier le Nom de l'Éternel qui est à l'origine de toute la révélation. C'est pourquoi, il ne craint pas d'utiliser des expressions anthropomorphiques pour faire comprendre au lecteur l'importance de ce qu'il lit aujourd'hui.

Malheureusement, le lecteur moderne, pétri de logique et de rationalisme, risque de déclarer, dans son incrédulité, « ça ne s'est pas passé comme cela, donc tout est faux » sans entendre ce qu'il y a derrière les mots. En fait, ce n'est pas plus osé de dire : *Dieu écrivit de sa main les Tables de la Loi*, que de dire *Ainsi parle l'Éternel*. Les rédacteurs du Pentateuque, que l'on regroupe volontiers sous le nom de Deutéronomiste, ont leur langage et les prophètes ont le leur, mais tous proclament la volonté de Dieu qui les inspire.

²⁶ Il faut remarquer que le sujet de la phrase est *l'Éternel* et que l'écrit provient du doigt de *Dieu*. La fin de la phrase pourrait être ajoutée par un rédacteur subséquent.

Le livre des Actes rapporte trois fois, avec certaines nuances à ne pas négliger, la vocation si extraordinaire de l'apôtre Paul sur le chemin de Damas (Ac 9 :1-22 ; 22 :4-21 ; 26 :12-18). Ce fut un tel choc que Saül de Tarse devint un autre homme. Un peu plus tard, 14 ans avant d'écrire sa deuxième lettre aux Corinthiens, il eut une extase qu'il est incapable de raconter, car elle fut indicible : *enlevé au troisième ciel jusqu'au paradis, j'entendis des paroles inexprimables qu'il n'est pas permis à l'homme de redire* (2 Co 12 :2-4). Seule la langue du troisième ciel, la langue céleste, langue du paradis est capable de prononcer les paroles que Paul entendit. Cette langue n'a pas de commune mesure avec celle des hommes. Elle est d'un autre ordre, ce qui empêche toute communication avec la langue humaine. Ces quelques mots du témoignage de l'apôtre nous laisse deviner cette langue divine qui dépasse toute compréhension et rejoint les *soupirs inexprimables* que le St Esprit fait naître en nous (Rm 8 :26). Il ne s'agit pas pour nous de vouloir à tout prix décrypter ce qui nous échappe. La seule attitude juste est celle de l'apôtre lui-même : *O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies impénétrables ! Qui en effet a connu la pensée du Seigneur ?... A lui la gloire éternellement* (Rm 12 :33.36).

La langue de Dieu passe à travers celle de ses serviteurs. Les prophètes ne craignent pas de déclarer : *Ainsi parle l'Eternel*. Esaïe a plus d'emphase : *Ecoutez, cioux, Terre, prête l'oreille ! car l'Eternel parle* (Es 1 :2) ; *La bouche de l'Eternel a parlé* (Es 1 :20). Les prophéties d'Amos se terminent par : *Oracle de l'Eternel* (Am 2 :16 ; 3 :15 ; etc.). Eh oui, *Dieu a parlé par les prophètes* et ce fut une révélation lumineuse pour Israël, le peuple choisi pour recevoir cette révélation. Mais *quand les temps furent accomplis, Dieu parla par son Fils* (Ga 4 :4 ; He 1 :2). C'est lui qui est digne d'ouvrir le livre et d'en dire le contenu à travers tout son ministère terrestre, car, en Jésus, *la Parole a été faite chair* (Jn 1 :14) ; il est, lui, l'incarnation accomplie de la Parole de Dieu ; *il est la Parole* (Jn 1 :1).

La Parole n'est donc pas un livre ; elle n'est pas dans un livre, fût-ce la Bible. La Parole est une personne qui s'appelle Jésus-Christ. L'Eglise chrétienne n'est pas une religion du Livre, comme on l'entend dire si souvent ; elle est le rassemblement de ceux qui écoutent Jésus-Christ à travers l'AT et le NT, dont les mots hébreux, araméens et grecs ne sont que des mots. Pour entendre vraiment, profondément la Parole de Dieu, il faut qu'une condition nécessaire et suffisante soit remplie : que Dieu lui-même intervienne par son St Esprit et que cet Esprit éclaire notre lecture biblique, fasse vivre les mots qui y sont contenus. C'est ce qu'on appelle le témoignage intérieur du St Esprit. Cette action de l'Esprit de Dieu en nous est un mystère. Comment se fait-il qu'en lisant, un jour, tel texte biblique, nous nous prenions à dire, au fond de nous-mêmes : Mais oui, c'est vrai ; ou de dire : ici, c'est vraiment Dieu qui me parle ; ou tout simplement d'être heureux après la lecture biblique et cette joie intérieure nous pousse à la prière de reconnaissance.

J. Calvin, dans son Institution chrétienne, souligne l'importance de ce témoignage intérieur du St Esprit : « Il est nécessaire que le même Esprit qui a parlé par la bouche des Prophètes, entre dans nos cœurs, et les touche au vif (I/VII/4) ; St Augustin à bon droit dit : qu'il faut que la crainte de Dieu et une mansuétude paisible du cœur aille devant pour faire entendre quelque chose aux hommes, quant aux mystères de Dieu (I/VIII/12 citant Augustin *De l'utilité de croire*) » Il est dans la droite ligne de la prophétie d'Ezéchiel : *Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair ; je mettrai mon Esprit en vous ; je ferai en sorte que vous suiviez mes ordonnances...* (Ez 36 :25-27) ; ou de l'apôtre Paul : *L'Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8 :15-16).

Alors, et alors seulement, la langue de Dieu retentit à nos oreilles intérieures ; les mots hébreux, araméens et grecs, mais aussi les mots utilisés par les milliers de traductions de nos Bibles dans nos langues modernes, tous ces mots sont transfigurés et la langue de Dieu devient percep-

tible pour n'importe qui. Le sage et l'ignorant, l'intellectuel et le plus faible des hommes, chacun peut entendre et recevoir cette parole grâce à l'action du St Esprit.

Remercions le Seigneur Dieu de ce que toutes les langues des hommes sont capables d'être porteuses de la Parole de Dieu.